HIPPAL OUT

ORGANE RÉPUBLICAIN DU DÉPARTEMENT

Paraissant les Mercredi, Vendredi et Dimanche

Abonnements

6 mois 1 an LOT et Départements limitrophes 11 fr. 50 21 fr. 38 fr. Autres départements 12 fr. 22 fr. 40 fr.

TÉLÉPHONE 31 Les abonnements se paient d'avance

Joindre 1 franc à chaque demande de changement d'adresse

Rédaction & Administration

CAHORS. — 1, RUE DES CAPUCINS, 1. — CAHORS

A. COUESLANT, Directeur Rédacleurs : Emile LAPORTE, Louis BONNET, Paul GARNAL

Les Annonces sont reçues au bureau du Journal.

Publicité

ANNONCES JUDICIAIRES..... ANNONCES COMMERCIALES (la ligne ou son espace)..... 2 fr. 25 RÉCLAMES 3° page 3 fr. 50 6 fr. »

Les Annonces judiciaires et légales peuvent être insérées dans le Journal du Lot pour tout le département.

ENTIFEMAIIRE DE GAMIBET

qu'elle a donné à la France, Cahors la célébrée dans des circonstances qui rendaient son hommage particulière-

Il l'a fait à une heure pleine d'inquiétude où l'on n'a pas le cœur à la tête et qui prête peu à l'enthousiasme. Mais cela rapprochait les temps, cela communiquait à cette commémoration un caractère de profondeur et de gravité qui la faisait tout actuelle en rendant cruellement sensible de tous, combien manque aujourd'hui, à la nation, un homme tel que Gam-

Nous sommes de nouveau menacés par les Barbares. Une espèce de sauvagerie scientifique qui a su discipliner le fanatisme s'organise contre nous et le trésor des forces spirituelles que représente la France risque d'être emporté dans un assaut brutal! Et quand ces biens sacrés, quand ce grand bien commun est menacé, personne chez nous, ne trouve dans son cœur, les accents qu'il faudrait, pour faire taire nos disputes, pour effacer nos divisions et rassembler tous les Français fraternels dans un seul camp : celui de la nation.

Voilà ce que chacun pensait à part soi tandis que se déroulaient les fêtes en la mémoire de celui qui fut la voix de la France et sut ranimer la fierté nationale dans un moment où on la croyait abattue. Il nous faudrait encore, se disait-on, un de ces hommesdrapeaux, autour de qui se fait tout naturellement l'accord des pensées et l'union des cœurs!

A Cahors du moins, l'hommage à Gambetta a réalisé ce grand rassemblement qu'on voulait étendre au pays entier. Tous nos concitoyens s'y sont associés. Et c'est dans cette unanimité de raison et de sentiments que se sont déroulées les fêtes dont nous allons donner la relation.

JOURNEE DE VENDREDI CONFERENCE AU THEATRE

C'est par une conférence, résumant istence de Gambetta, que comment cette commémoration. Elle eut au théâtre, devant un public qui oplissait la salle et qu'augmentait core l'immense assistance groupée la place, autour des haut-parleurs. Elle était présidée par M. de Monmaire de Cahors, Autour de lui, ns la présence de M. le Préfet, de M. René Besse, député ; Garrigou, mateur ; de MM. le docteur Calvet, anié, Gayet, Nicolaï, membres de municipalité, etc., etc...

dans une brève allocution, M. de nzie présente le conférencier, M. lias, celui-ci est avec Halévy, l'édide la correspondance gambettiste, st aussi, l'organisateur de l'Expofaite à la Bibliothèque Natiooù tous les parisiens se sont vus ler un Gambetta qu'ils ne consaient pas... A Cahors, cette granmémoire est toujours d'actualité, personne n'était donc mieux quaplus désigné pour l'évoquer, I. Pillias.

Pillias prend alors la parole et, space d'une heure, il saura retracette étonnante et prodigieuse car-Nous assistons à sa vie d'enfant, ludiant studieux et pauvre que sa respondance permet de suivre ses épisodes principaux. Le érencier en rappelle quelques-uns. exemple, sa rencontre avec Alse Daudet, hôtel du Sénat, rue ournon. Tout de suite, les deux lionaux, l'un royaliste et l'autre blicain, se lièrent d'amitié. C'est e Gambetta rencontra la premièis, Henri Rochefort, qui devait trer tant d'injustice et d'ingratienvers l'homme d'Etat et même ame tout court. Des l'abord ces natures si différentes s'opposè-Alphonse Daudet qui remarque de suite cette antipathie de natu-

La mémoire du grand homme | res, la note d'un trait pittoresque : Gambetta, écrit-il, riait en large,

COMPTE POSTAL: 5399 TOULOUSE

Rochefort riait en long! Mais la vitalité formidable de Gambetta devait s'imposer. Un article de Jules Claretie exprime parfaitement cette puissance de persuasion qui émanaît de Gambetta, ce que Clemenceau appelait « cette maîtrise d'idéa-

Tandis que cette carrière prenait à Paris son premier développement, le père Gambetta résistait encore. Il avait bien fini par admettre que son fils fut avocat, mais il le voulait à Cahors. La conjuration des femmes réussit à vaincre cette résistance. De tout leur cœur, elles s'y employèrent : la mère, la sœur et la « tata », cette tata, dont Gambetta disait qu'elle lui avait été plus favorable qu'une fortune...

M. Pillias nous fait assister aux premiers essais de cette carrière que la plaidoirie du procès Baudin devait jeter tout à coup dans l'éclat de la gloire. Sur cette audience fameuse, M. Pillias lit des documents de l'époque qui montrent l'immense retentissement qu'elle eut dans le pays et l'éclatante célébrité qu'elle valut tout de suite à Gambetta.

En 1869, celui-ci est élu député à Paris et à Marseille. Le 5 avril 1870, il eut au Corps législatif son premier grand succès de tribune dans son discours contre le plébiscite.

Puis c'est la guerre, provoquée par l'impéritie du gouvernement impérial, la guerre que Gambetta aurait voulu éviter... Ensuite, la triste défaite de Sedan et la chute de l'Empire.

Alors s'ouvre vraiment la partie la

plus glorieuse de la carrière de Gambetta. A 32 ans, ministre de l'Intérieur, il accepte aussi le lourd fardeau d'organiser la Défense Nationale... Le conférencier fait le tableau de la prodigieuse activité déployée par Gambetta. Il s'élève contre les calomnies que certains Français s'acharnent à jeter sur sa mémoire et nous le montre après la défaite s'efforçant de réorganiser la France et de fonder la République. Commis-voyageur de la démocratie, il va de ville en ville. Il lutte contre les monarchistes : il lutte contre le Seize-Mai, jusqu'au triomphe final..

Puis M. Pillias parle de Léonie-Léon, le grand amour de Gambetta. Sur cette femme on a répandu des légendes calomnieuses dont le conférencier fait justice.

Enfin, après avoir, à grands traits, rappelé les dernières années de sa vie, il dit combien sa mort emplit la France de stupeur et combien il apparut grand à ses concitoyens. On ne saurait mieux caractériser cette grande personnalité qu'en lui appliquant le mot d'un de ceux qui l'avaient bien connu : il était magnanime.

M. de Monzie, en remerciant M. Pillias, replace Gambetta dans le cadre cadurcien. Il évoque la figure de sa sœur qui lui survécut si longtemps, à Cahors même; le général Jouinot-Gambetta, héros de la grande guerre et vainqueur d'Uskub.

Puis M. de Monzie présente à l'assistance le docteur Ghersi, petit-cousin de Gambetta, le dernier parent qui reste de lui, venu tout exprès de la province de Ligure pour assister à la cérémonie d'aujourd'hui.

Et le public fait une belle ovation d'accueil et d'amitié au dernier représentant des Gambetta, dont la présence donne à la cérémonie de ce jour une signification qui déborde le cadre d'une fête de famille.

Pendant cette conférence, dans la ville en fête, et sur les boulevards splendidement illuminés, se déroulait une brillante retraite aux flambeaux à qui l'Avenir Cadurcien donnait son

précieux et dévoué concours. Notons ici que par les soins de la municipalité et sous la direction de M. Ollivier, l'Hôtel de Ville, le Monument Gambetta, le Monument aux Morts avaient été magnifiquement parés et décorés.

PAGE M. DE MONZIE GAMBETTA

La page, que nous donnons ci-dessous, est destinée au catalogue de l'exposition qui a été inaugurée à la Bibliothèque nationale, à l'occasion du centenaire de Gambetta:

Gambetta n'a pas vécu assez longtemps pour lasser la haine. Les outrages destinés à sa personne se sont employés contre sa mémoire. On le calomniait dans la mort, comme si, lui disparu, il était encore besoin de l'abattre. Même la revanche de 1918 ne fut pas sa revanche. L'oubli ajouta son injustice aux injures de la renommée.

Et voici que, cent ans après sa naissance, l'histoire réclame Gambetta et l'enlève à la polémique. Ses actes, ses projets, toutes ses activités d'homme public et d'homme d'Etat vont enfin être soumis à l'examen documentaire, à l'impartial jugement de ces chercheurs que groupe si opportunément la Société d'histoire de la Troisième République. Il s'agit de nettoyer les écuries de la légende et de restituer à la France des motifs d'aimer Gambetta. L'exposition organisée à la Bibliothèque nationale et par les soins délicats de Julien Cain inaugure cet effort de vérité et de piété, que j'avais moi-même tenté il y a quelque dix ou quinze ans, mais dans le cadre de Cahors, sa ville et ma ville.

Mais Gambetta a toujours débordé sa province natale. Le musée de Cahors n'est qu'une ébauche, une velléité. Il ne contient que d'humbles reliques, des ex-voto politiques, des recueils de caricatures - tout ce que, maire de Cahors, j'ai reçu en garde perpétuelle des mains du général Léon Jouinot-Gambetta, neveu du tribun et vainqueur d'Uskub. Il y a dix ou quinze ans, Poincaré effaçait Cambetta : une certaine prudence, une certaine sagesse que la victoire consacrait et solennisait, nous rendaient inintelligible le romantisme généreux où s'alimentèrent après 1871 les espoirs de notre peuple vaincu. L'ardeur nationale que suscita la parole de Gambetta ne s'accordait plus aux circonstances. Les circonstances ont changé et le centenaire de Gambetta coıncide avec la renaissance de l'inquiétude française, de cette inquiétude dans laquelle nous retrouvâmes et retrouverons le principe de notre grandeur.

A. DE MONZIE,



LEON GAMBETTA (Né le 2 avril 1838, mort le 31 décembre 1882)

JOURNEE DE SAMEDI RECEPTION DU MINISTRE

A 9 heures 15, arrivait de Paris, M. Raoul Aubaud, sous-secrétaire d'Etat, à l'Intérieur, délégué par le président Albert Sarraut, que des obligations impérieuses avaient retenu

dans la capitale. Sur le quai d'arrivée, les représentants de la municipalité attendent le représentant du gouvernement, entourant M. le Préfet du Lot et les souspréfets de Figeac et de Gourdon, M. Garrigou, sénateur et M. René Besse, député, sont aussi là, de même que la presque unanimité des membres du Conseil général.

A l'heure précise, M. Raoul Aubaud, descend du train. Il est accompagné de M. Jean-Louis Malvy, député de Gourdon et de M. Loubet et Fontanille, sénateurs. Dans les salons de la gare qui ont reçu la décoration d'usage, M. le Préfet du Lot procède aux présentations.

Au dehors, une compagnie de tirailleurs rend les honneurs. Le cortège d'autos se forme, se rendant à la Préfecture et la journée de fêtes va commencer. Elle se déroulera suivant l'ordre prévu, par un magnifique temps de printemps ensoleilé.

Aux Monuments aux Morts

Après quelques instants de repos, à dix heures, le cortège officiel se rend au Monument aux Morts où le ministre, devant une foule nombreuse et recueillie et une compagnie de tirailleurs, dépose une gerbe.

Suivant le rite consacré et toujours émouvant la sonnerie aux morts fait entendre ses accents funèbres et l'assistance immobile observe le silence d'hommage et de respect.

La même cérémonie se déroule devant le Monument des Mobiles.

A l'Hôtel-de-Ville

Le cortège se rend ensuite à l'Hôtel de Ville, où M. de Monzie doit présenter au ministre les corps constitués.

Une foule considérable l'y attend. Les fonctionnaires de tous ordres ont peine à se frayer passage pour accéder au cabinet du Maire où M. de Monzie les attend, ayant à ses côtés ses adjoints et toutes les personnalités que nous avons déjà signalées.

Cette présentation ne s'opère pas à Cahors suivant les formes protocolaires et dans une charmante allocution, M. de Monzie, sans s'en excuser, sculigne spirituellement ce charmant désordre où s'exprime l'esprit cordial et bon enfant de notre cité heureuse d'accueillir pour célébrer son illustre enfant le représentant du gouvernement de la République.

Il dit son regret de l'absence de M. Albert Sarraut, mais il se félicite qu'il ait délégué pour le représenter, M. Racul Aubaud qui depuis deux ans, par son talent, son labeur personnel et la bonne grâce qu'il met dans ses rapports a su s'acquérir autant de sympathie que d'autorité.

M. Raoul Aubaud se déclare ravi de l'accueil si cordial et presque fraternel que la population de Cahors lui a réservé. Il remercie M. de Monzie, l'homme éminent qui représente si dignement la cité de Gambetta. Il exprime ses remerciements aux représentants de la ville, aux parlementaires du Lot, aux conseillers généraux et d'arrondissement, aux maires des communes, et, enfin, aux membres des corps constitués qu'il est heureux de

Avec une émotion contenue il expose brièvement les graves raisons qui ont retenu à Paris, M. Albert Sarraut qui l'a prié d'exprimer ses regrets et qui aurait tant voulu être luimême présent à cet hommage rendu à Gambetta.

Enfin, heureux de constater la gentille fraternité qui règne dans la population cadurcienne, il exhorte tous les citoyens à l'union dans l'oubli des discordes pour le service de la Patrie

et de la République Cette allocution dont la gravité a frappé l'assistance est longuement applaudie.



M. A. DE MONZIE

Devant le monument Gambetta

L'heure est venue de la cérémonie devant le monument Gambetta et le cortège officiel se forme pour s'y

De l'Hôtel de Ville au théâtre, une foule considérable est massée sur les trottoirs. Sauf l'espace qui fait face au monument, la vaste place est également encadrée par un immense pu-

Le 16° tirailleurs, dont la belle tenue est très remarquée et très admirée, se trouve rangé le long du boule-

Aux accents de la sonnerie aux champs, le ministre passe en revue ces belles troupes. Quand il arrive face au monument, éclatent les accents de la Marseillaise, jouée par la musique du 14° d'Infanterie que dirige son chef, Crassous, bien connu à Cahors, où il tint garnison avec le 7%.

Dans l'immense public, qui têtes découvertes, écoute avec émotion l'hymne national, nous notons la présence de nombreuses délégations groupées autour de leurs drapeaux ou fanions : celles des Officiers de réserve, des Vétérans de 70, des Anciens Combattants du Front, des Mutilés, l'Aviation populaire dont l'uniforme fait une jolie tache bleue sur le fond sombre de la foule.

Le monument Gambetta, aux côtés duquel est dressée l'estrade officielle, est superbement pavoisé aux couleurs nationales, paré de plantes vertes et d'une profusion de fleurs.

Tandis que l'escadrille de l'aérodrome de Labéraudie survole la place, le ministre dépose une magnifique gerbe hommage du gouvernement à Léon Gambetta, et s'incline longuement devant son image souveraine.

LE DISCOURS DE M. ALBERT SARRAUT

Puis, M. Raoul Aubaud prend place devant le micro. Il exprime d'abord les regrets de M. Albert Sarraut qui l'a chargé de vouloir bien donner lecture du discours qu'il aurait voulu prononcer lui-même.

La voix nette et puissante de M. Raoul Aubaud, sa diction parfaite mettent bien en valeur cette belle page d'éloquence que le public écoute avec émotion et que nous sommes heureux de reproduire in extenso. La voici :

Au nom du Gouvernement, j'apporte au grand patriote, au grand démocrate, qui proclama, voici trois quarts de siècle, notre troisième République, l'hommage reconnaissant et fidèle dont la France avait le devoir d'honorer, cette année, le centième anniversaire de l'un de ses plus illustres, de l'un de ses meilleurs enfants. Mais à cette solennité du souvenir, où la Nation eût aimé associer son allégresse à l'orgueil de la ville de Cahors, glorieuse à jamais d'avoir vu naître Léon Gambetta, à cette commémoration de l'un des héros les plus éclatants de notre histoire, les préoccupations de l'heure présente confèrent un caractère de gravité pathétique et d'exceptionnelle grandeur.

Notre pays, profondément meurtri dans sa conscience par les atteintes répétées portées au droit des gens et

aux devoirs de la plus élémentaire | dans une magnifique apostrophe, « l'édit humanité, voit s'obscurcir, chaque jour davantage, le ciel européen. Il se demande, anxieusement, si la paix du monde peut encore être sauvée, et comment elle pourra l'être. Au pied du monument dédié par la ferveur de ses concitoyens au patriote magnifique, la même question obsède notre pensée et assaille notre recueillement. Et c'est alors que, s'élevant vers l'image de celui qui incarna, en des conjonctures autrement alarmantes, le génie de la Patrie, notre regard rencontre le geste souverain du tribun, inscrit par le ciseau d'un grand artiste dans l'immobilité pourtant si vivante du bronze, et qui nous apparaît en cet instant avec toute sa valeur de sym-

Ce geste, impérieux et fier, c'est celui d'une France qui ne se résout pas à mourir et qui ne veut pas désespérer d'elle-même; c'est celui qu'elle a tant de fois répété au cours de son histoire ; c'est celui qui, multiplié à l'infini au cours de la dernière guerre, galvanisait, après Sedan, autour du chef qui se révélait, les énergies héroïques dans l'âme du paysan, de l'ouvrier ou de l'étudiant de vingt ans ; c'est le geste qui rassemble, au pire moment de la débâcle, les suprêmes forces morales et matérielles et qui fait plier le destin.

C'est ainsi que s'évoquait à mon âme d'enfant la figure de Léon Gambetta, en cette journée du 1er janvier 1883, où une édition spéciale du journal de mon père, le « Radical de l'Aude », annonçait soudain, à Carcassonne, la mort du grand homme d'Etat. Je ressentis confusément l'intensité de l'heure. En effet, notre jeunesse prédestinée à la politique n'avait-elle pas déjà pris parti, à sa façon, pour ce « Gambetta le Borgne », lorsque, dans la période troublée du Seize-Mai, elle répétait les chansons patoises du Midi républicain, qui associaient alors à la gloire populaire du tribun cadurcien les destinées et les espoirs de la Marianne nouvelle? En voyant les traits bouleversés de mon père, à l'annonce de ce trépas, je m'étonnai cependant, avec la candeur de mon âge, que l'événement pût l'affliger à ce point, puisque son journal et ce radicalisme naissant, dont il portait l'apostolat à travers le Languedoc se heurtaient, dans les chocs d'une polémique déjà vive, au parti que dirigeait Gambetta. Il me répondit, - et plus d'un demi-siècle n'a pu effacer ce souvenir de ma mémoire - : « Oui, mais cet homme a été l'âme même de la Patrie! »

« Ame de la Patrie », Gambetta fut cela jusqu'au point le plus sublime, en vérité. Au cours de la guerre d'abord, où les circonstances, après le Quatre-Septembre, font assurer à ce Ministre de l'Intérieur de trente-deux ans l'effrayante charge supplémentaire de la défense nationale, dont il devint aussitôt, aux yeux du monde frappé de stupeur, la prodigieuse incarnation! Brûlant d'une fièvre sacrée, il en enflamme tout le pays. Il est présent partout, provoquant stimulant les initiatives, réprimant les défaillances criminelles, relevant les courages, galvanisant les volontés, organisant inlassablement la résistance, communiquant à tous sa foi inébranlable. Il court impétueusement de villes en villages, et, sous l'action magnétique de l'éloquence qu'il jette aux quatre coins du territoire, une moisson de six cent mille hommes lève miraculeusement du sol de France.

« Ame de la Patrie », il demeurera cela dans les retours de la paix, où il s'évertue jusqu'à l'épuisement, après la sanglante épreuve, à reconstruire la grandeur française. S'il fut un géant dans la bataille, il sera surhumain après la défaite. C'est peut-être en cette période, si douloureuse pour le prestige national, qu'avec le recul de l'histoire, la figure de l'homme l'Etat apparaît dans toute la gloire et la lumière de son fascinant génie.

Après 1870, le pays était sorti matériellement mutilé et moralement amoindri d'un conflit où l'avaient entraîné les fautes successives d'un régime d'aventures. Ce n'est certes pas « d'un cœur léger » que lui, Gambetta, avait, dans l'état de désorganisation où il n'ignorait pas que se trouvait la France à cette époque, accepté la perspective de la guerre. A la nouvelle de la dépêche d'Ems, sa sagesse perspicace avait su retenir l'indignation généreuse de son cœur. Vainement, il avait exigé que le pays reçût, avant de s'engager définitivement, la communication directe, authentique de cette dépêche, et que la Nation connût, sans équivoque possible pour l'histoire, les termes dans lesquels « on avait osé parler à la France ». Et vainement aussi, jusqu'au bord extrême du péril, il avait multiplié les efforts les plus pathétiques pour éviter la déclaration de guerre à l'Allemagne, Mais, après le fait accompli, son patriotisme n'aurait pu supporter une seconde de donner tort à sa Patrie, ni d'avoir voulu paraître plus sage qu'elle, et il avait voté les crédits militaires, préférant le risque de se tromper avec elle à la prétention d'avoir raison contre elle.

La guerre terminée, ce n'est point encore l'heure de la paix pour notre malheureux pays que continuent d'ensanglanter, sous les yeux mêmes de l'envahisseur, des collisions fratricides. Mais c'est alors que, s'élevant au-dessus de la mêlée qu'elle submerge, comme un torrent, de cette éloquence irrésistible qui partout déchaîne l'enthousiasme, la parole souveraine de Gambetta ouvre des horizons grandioses à la République naissante et fixe les orientations de son destin. Cette République, elle ne devra pas être une République de combat et l'apanage exclusif d'une secte, mais une République accueillante à toutes les bonnes volontés désireuses de se rallier sincèrement à elle, une République vigilante et non pas agressive, un régime qui, plongeant de profondes et solides racines dans le passé, en extraira les sèves les meilleures, le plus riche levain de son avenir. L'apport généreux des « nouvelles couches sociales » devra renouveler le sang de cette jeune Démocratie, qui met en elles ses plus chères espérances; rien ne sera ménagé pour les élever, les éduquer, les instruire, les rendre capables et dignes, une fois réalisée l'égalité des chances au départ, d'accéder aux cimes rayonnantes d'où pourra repartir, vers de nouvelles conquêtes de mieux-être et de progrès, l'essor de l'humanité. C'est à la poursuite de cette œuvre sublime que, malade et miné par les plus rudes épreuves, le glorieux tribun consume tout son être, ne désespérant jamais d'accomplir la réconciliation profonde de la France avec ellemême, de réaliser ce qu'il a défini.

de Nantes des partis ». Quel enseignement éternel pour ce pays où, depuis plus de deux mille ans, de génération en génération, sous les étiquettes changeantes des clans, des factions, des régimes, des partis, mais avec toujours la même inlassable et funeste ardeur, nous nous ingénions à nous entre-déchirer! Quelle lecon, et plus que jamais actuelle, nous pourrions tirer de l'action de Gambetta, au lendemain de Sedan, comme au cours des dix dernières années où il s'acharne jusqu'à son ultime souffle, à tenter de réaliser l'unité morale

Cette unité morale, Messieurs, comme il est grand temps qu'elle s'accomplisse enfin! Il n'est plus une heure à perdre pour l'entreprendre, car c'est en elle vraiment que réside le salut de la Patrie. Elle seule, en effet, est capable de coordonner la force française et de lui donner ainsi sa pleine efficacité.

Cela doit être dit, d'ailleurs, et cela peut être dit sans impliquer qu'on puisse ou qu'on doive méconnaître, chez nous d'abord, à l'étranger ensuite, la valeur que représente dans l'état de choses mondial, cette force nationale, ce potentiel français. N'oublions jamais, et ne laissons pas davantage oublier, que notre patrie, notre Empire compte cent millions d'âmes, que sa puissance économique et matérielle, déjà considérable dans la paix, pourrait être décuplée dans la guerre, que le trésor de ses énergies est inépuisable, que son stoïcisme reste à toute épreuve, et qu'enfin son incomparable armée, sous l'impulsion résolue de l'homme d'Etat qui dirigé son organisation avec tant de clairvoyant patriotisme, saurait, grâce à la supériorité et à la richesse de ses cadres instruits et entraînés, grâce à la vaillance et à la ténacité de tout un peuple né soldat, faire front aux pires éventualités et sauvegarder, une fois encore, notre honneur, nos libertés et notre indépendance.

Mais il ne suffit pas que cette force soit! Il faut encore que le monde en prenne l'exacte conscience, pour se retenir de sombrer dans la possible catastrophe. Il faut donc que cette force s'exprime et se témoigne avec éclat, et, pour ce but, elle n'a d'autre moyen que de s'affirmer dans ce rassemblement de la nation française, auquel d'éloquents appels l'ont

Une France unie, et, dès lors, puissante et respectée, c'est la paix assurée pour l'Europe. Que l'on puisse, au contraire, escompter sa faiblesse par la carence de son unité, — et la guerre, aussitôt, fait paraître ses menaces. Et, dans l'état présent de la situation mondiale, quelle nation, quel peuple assez aveugle pourrait se croire assuré de n'être pas entraîné dans une conflagration dont l'Europe serait le premier foyer?

Ce sont de telles éventualités que les nécessités géographiques, la communauté des intérêts et des idéaux qui lient plus étroitement chaque jour nos deux démocraties, faisaient hier encore envisager au Premier Ministre britannique. C'est ce qui n'a pas échappé davantage aux chefs éclairés de la République — pourtant lointaine des Etats-Unis — dont les déclarations récentes ont révélé à cet égard un sens si judicieux, une intelligence si parfaite des contingences internationales.

Ainsi, par un enchaînement inéluctable, par une suite de conséquences fatales, l'univers entier est intéressé à ce que, pour le salut de la civilisation, la voix de la France puisse se faire entendre avec toute l'autorité, toute la persuasion et nême, le cas échéant, toute l'efficacité positive que conférerait à sa parole et à sa volonté de paix l'étroite et robuste cohésion de ses forces matérielles et mo-

Qu'on ne s'y trompe pas au dehors où le spectacle de nos discordes a pu risquer d'accréditer la dangereuse idée que nous pourrions rester désemparés devant l'audace des entreprises dirigées contre notre pays - que ce soit d'ailleurs directement, ou que ce soit par des voies obliques dont le but ne serait pas différent. Non! L'illusion n'est désormais plus permise, et nul ne doit, nulle part, l'ignorer. Si, dans une certaine époque, de généreuses méprises ont pu égarer chez nous des consciences que désespérait le retour au cycle infernal de la course aux armements, aujourd'hui, les yeux se sont ouverts, et, pour l'honneur de tous les partis, il n'en est plus un seul qui n'ait su définitivement choisir entre la résistance et la servitude.

A l'heure suprême du péril, infailliblement et spontanément, selon le phéno-mène de catalyse qui s'est toujours reproduit au cours de notre histoire, l'union nécessaire se ferait de toute la nation française. La France de la Marne et de Verdun, la France héroïque de 1914 et de 1918 se retrouverait, impavide et debout, comme il y a vingt ans. Mais s'il est vrai que ce ne serait point trop tard pour la France, ce serait trop tard pour la paix, pour la grande paix du Monde.

Rendons-nous donc, sans réticence et sans délai, à la raison majeure de cet enjeu vraiment pascalien. Ce que, tôt ou tard, nous imposeraient de terribles circonstances, accomplissons-le, de bonne volonté, durant qu'il en est temps encore, et enfin même d'écarter l'explosion de ces conjonctures. Sachons éteindre nos querelles, réveiller l'enthousiasme français, la grande foi de la France dans sa valeur, sa puissance, sa mission et son destin. Sachons enfin comprendre la haute leçon de Gambetta : comme lui, et dans le sens noble où il l'entendait, unissons-nous « pour faire les affaires de la France ». Nous ferons ainsi celles du Monde, par la paix des nations, la paix des continents, la paix qui veut épargner le sang des hommes, des femmes et des enfants, pour consacrer toutes les forces de la vie aux travaux bienfaisants qu'elle doit poursuivre dans la sécurité, la liberté et l'hon-

Le défilé des troupes

Pendant le discours, les troupes sont allées se masser pour prendre leur formation en vue du défilé.

Celui-ci commence aussistôt après aux sons de la Nouba du 16° tirailleurs. Il s'effectue admirablement et dans une allure splendide qui a beaucoup frappé le public.

D'ailleurs, toute la cérémonie publique, maintenant terminée, a eu un grand caractère d'ordre, d'émotion et de recueillement. Le public n'assistait pas seulement à cet hommage, il y prenait part de tout son

Le banquet C'est dans la grande salle du magasin des tabacs qu'était servi le grand banquet qui fut, disons le tout de sui-

" Moussu Léon

Moussu Léon, c'est par cette appella-tion déférente et familière que nos pères, certains de nos pères, ouvriers, artisans et modestes commerçants cadurciens appelaient Léon Gambetta, dont plus tard

ils devaient faire « l'enfant de Cahors » Familiarité et déférence. Familiarité d'abord. L'écolier n'avait-il pas partagé ses jeux d'adolescent avec les leurs n'était-il des leurs et sa gloire montante devait-elle effacer le Léon enfant de leur propre enfance, leur compagnon de jeux en cette place de la cathédrale où il s'imposait par un verbe impétueux, persuasif dans sa douce rudesse, dominateur avec familiarité, petit chef déjà, pas fier et

recherché en toute amitié. Dès lors « Léon », ce Léon seul, ne pouvait pas être oublié. N'en pourrionsnous citer, en témoignage, cette floraison de Léons qui fut accolée par la suite au nom patronymique d'un nombre respectable de fils des compagnons de jeux

de Léon Gambatta Manifestation simple, naïve et tou-

chante vouée au culte du souvenir. La déférence vint après. Il le fallut bien! L'étudiant « Léon » ne soulevait-il pas Paris — (la capitale !) —, où, de la Taverne au prétoire, dressé en justicier, contre l'Empire (ce qui n'était pas un mince courage!), l'écho de sa voix vibrante parvenait jusqu'à la petite Patrie, le pays natal?

Ne disait-on pas de lui « que ses phrases modelées donnaient à ceux qui l'écoutaient comme des réminiscences de Danton et de Mirabeau ».

Danton! Mirabeau! noms magiques chez les humbles, nos pères d'alors Léon », leur compatriote! comparé à ces géants! « Léon » dont on parlait dans toute la France, le soir du « Procès Baudin », du Palais des Tuileries jusqu'au fond des Provinces. « Léon » Député, puis, par la suite, élu dans dix départements à la fois. « Léon » qui interpelle Ollivier, Ministre omnipotent de l'Empereur, malgré son : « Prenez

L'enfant de Cahors entrait dans la gloire. Nos pères, nés placides devant cette gloire naissante de Gambetta qui agitait toute la France de son verbe impé tueux et dont le nom était sur toutes les lèvres, amies ou ennemies, en ressentaient un légitime orgueil, une grande fierté qui se traduisait en grande admiration, évidemment, pour leur « Léon ». Ils frémissaient - et nous le savons bien, nous, leurs fils, desquels nous le tinrent plus tard — ils frémissaient déjà rien qu'au nom de Gambetta, de toutes leurs « tripes républicaines », ces républicains d'alors ; républicains qui n'avaient pas attendu, pour l'être, la proclamation de la

A cette époque, il leur parut que Léon » tout seul avait quelque chose d'un peu irrespectueux à l'égard d'un tel homme, fût-il leur compatriote. Et ils surent alors, en présence de cette grandeur, combiner la déférence avec la familiarité.

Ils y ajoutèrent « Moussu », et ce fut Moussu Léon »! C'est peut-être un peu naïf, un peu candide, mais quel infini respect chez ces artisans et petits boutiquiers, dont les femmes trouvèrent mieux par la suite en y ajoutant comme une nuance de tendresse quand elles disaient « Nostré Léon ».

Puis ce fut la guerre, l'armistice, la paix, le grand ministère. Il vint à Cahors en 1881, un an avant de mourir. On inaugura son monument en 1883.

Toute cette période agitée de l'aprèsguerre, où le tribun n'avait cessé de faire parler de lui, en fit pour nos pères un personnage, — confusément ou peut-être travers les faits, - auréolé de légende, dans une destinée tragique, l'œil crevé de l'enfant, sa mort, pour eux, restée mystérieuse!

Et ce fut, après sa mort, par un revirement très explicable bien qu'il paraisse paradoxal, un retour à la première appellation « Léon ». Le « Moussu », qui décelait un respect si déférent, devenait de trop. Désormais, Léon suffisait; c'était plus simple et à la fois plus grand et ce prénom prononcé par eux exprimait tout Gambetta.

te, admirablement servi par l'excel-

lent restaurateur René Laroche de

l'Hôtel de la Gare. Plus de 400 convi-

ves entouraient les longues tables,

sous la présidence de M. Raoul Au-

Toast de M. le Préfet

C'est à M. le Préfet qu'il appartient

de porter le toast rituel au Président

de la République. Il s'en acquitte non

sans avoir d'abord dit combien il avait

ressenti la ferveur républicaine et pa

triotique de cette journée à laquelle

se sont associés tous les représentants

du Lot et la presque unanimité des

conseillers généraux ; non sans avoir

ensuite salué le représentant du gou-

vernement de la République qui a re-

cueilli le glorieux héritage de Gam-

Il propose alors de porter la santé

de l'homme éminent, du chef de l'Etat

dont je suis sûr, dit-il, que le cœur

en ce moment bat à l'unisson du nô-

A M. Albert Lebrun, président de la

République et à M. Raoul Aubaud,

Toast du Docteur Ghersi

Le petit-cousin de Gambetta que

M. de Monzie nous a présenté hier à

la conférence du théâtre, s'est associé

de cœur à l'hommage rendu à son il-

lustre parent. Il tient à y associer la

voix du dernier représentant de sa

Il lève son verre au représentant

du gouvernemnt français, à la gloire

de Cahors, à la République Française.

Cahors! Vive l'Italie.

voir qu'une sœur!

Vive la France, s'écrie-t-il! Vive

Ces quelques mots, dits avec une

émotion visible, soulèvent de longs

applaudissements. On salue dans le

docteur Ghersi, non seulement le der-

nier parent de Gambetta, mais aussi

celui qui figure parmi nous cette na-

tion latine en qui la France ne veut

baud.

notre hôte.

famille.

Ils en parlèrent longtemps, nos pères, de « Léon » ; ils en parlèrent toujours. Nous en savons quelque chose, nous le répétons, pour les avoir entendus en notre prime jeunesse.

Et des conversations comme celles-ci dans les cafés, dans les boutiques, chez le coiffeur..., où n'importe quel sujet, à propos de n'importe quoi amenait imde « Léon »

manquablement un rappel au souvenir « ...Quand même quand Mirabeau a dit : Nous sommes ici par la puissance

« Mais « Léon », Monsieur, interrompait un autre, avec son : « Il faut se soumettre ou se démettre! », croyezvous, quand même! »

des baïonnettes, etc... »

« Ah! oui, déclaraient-ils tous en chœur... « Léon » !... », et ils devenaient silencieux un temps.

C'était l'époque où, dans nos familles républicaines, les murs s'ornaient d'imageries populaires représentant Gambetta à la tribune, au prétoire, haranguant le peuple, partant en ballon, Gambetta proclamant la République. Il n'était pas rare d'entendre évoquer

ses paroles, sinon les plus célèbres, du moins les plus répandues, par la faveur populaire : « Les esclaves ivres... », Y penser toujours, n'en parler jamais... », « La République, elle est le droit, etc ... ».

Ils l'admirèrent leur « Léon » tout en bloc, confusément sans doute, en républicains. Il ne fallait pas y toucher si parfois ils en parlaient avec une certaine indécision historique.

Nous étions bien jeunes alors, le 14 juillet 1889, quand M. Vallès, professeur d'histoire au Lycée Gambetta, fit une conférence pour le centenaire de la prise de la Bastille.

Le conférencier lança ces simples mots: « Si Gambetta vivait ?... » Le conférencier dut s'arrêter net. Ce fut un grand cri unanime jeté de cintres à l'orchestre, un vaste mouvement spontané; on criait : « Vive Gambetta »; on trépignait... ils se regardaient dans les yeux qui devenaient humides et puis ce fut un temps de recueillement, une sorte de minute de silence..., déjà...

L'évocation seule de Gambetta les avait fait tressaillir, tous!

Il est bon, croyons-nous, que les jeunes sachent cela et de nous, qui l'avons vu.

Il y a quelques années un homme de bien, qui fut un ami de Gambetta, et qui eut en son temps une situation politique à Cahors, quelques mois avant la mort qu'il sentait venir, brûlait des lettres

Une de ses filles, alertée par la fumée, pénétra dans son cabinet. Elle s'arrêta, espectueuse, car l'homme pleurait et quand il vit sa fille il lui dit : « Ah! cette Léonie !... je brûle les lettres de Léon » ! Ceci n'est pas très vieux. C'est peutêtre un des derniers qui a prononcé avec

cette ferveur ce mot « Léon ». Une anecdote plus gaie pour finir. Un jour, à Paris, Gambetta, qui était assailli d'incessantes demandes de la part de ses compatriotes, dit en montrant un paquet de requêtes : « Ah! ces Cadurciens, mes « compatriotes. Décidément Yo qu'un Cauou! »

Le mot a été relevé par un poète local, M. Lescale (qui bien que n'aimant pas les félibres) lui a donné un reflet d'enthousiasme dans une poésie... en patois.

Ainsi naquit la chanson « Yo qu'un Cauou », mise en musique par un musicien amateur, M. Maurice Breil. Elle fut chantée plusieurs fois par l'Orphéon de Cahors, non sans succès. Elle mériterait, à notre avis, de sortir de l'oubli et d'être entendue de nouveau. Elle porte en elle et sans prétention, les plus beaux accents populaires qui ont chanté notre unique

Ou'il nous soit permis de dédier ces quelques lignes à nos pères, ces républicains qui nous apprirent à aimer la Patrie dont le symbole, pour eux, était inséparable de Léon, maintenant Léon Gambetta, le Gambetta de la grande Histoire.

Jean BOUZERAND.

LE DISCOURS DE M. DE MONZIE

Salué par une ovation qui se prolonge. M. de Monzie se lève alors et prononce une harangue puissante, enflammée, pathétique qui fit dire à quelqu'un près de nous : voilà un discours qui est vraiment digne de Gam-

L'assistance, empoignée et frémissante, passait par toutes les émotions qu'exprimait et qu'éprouvait l'orateur, magnifique de flamme et de pas-

Soulevé par son sujet et par les anxiétés de l'heure présente, M. de Monzie a prononcé là un des plus

beaux discours de sa carrière. Nous sommes heureux de le reproduire ici, après l'avoir à peu près intégralement reconstitué. Le voici :

> MON CHER MINISTRE, CHERS CITOYENS,

Je prends la parole, non pas simplement au nom des Sénateurs et Députés du Lot, mais aussi et surtout au nom de la ville de Cahors, et c'est comme Maire de Cahors que j'ai reçu ce matin l'émouvant télégramme que voici :

« A la ville natale de Gambetta, la ville de Metz qui vota pour le grand tribun national, le 8 février 1871, en guise de protestation contre la honteuse capitulation du 29 octobre, envoie message fraternei, - VAUTRAIN, Maire de Metz. »

En même temps que j'envoie au Maire de Metz les remerciements de Cahors de l'affirmation de cette fraternité, je vous demande la permission d'adresser un autre message télégraphique à notre ami M. Tasso, Sous-Secrétaire d'Etat et Maire de Marseille, dans les termes suivants : « Maire Cahors à Maire Marseille. -

A la même heure de ce même jour, nous célébrons ensemble la mémoire de Celui que Marseille élisait tandis que Cahors le méconnaissait encore. Merci de nous avoir devancés naguère; nous ferons cause commune pour la défense de ce grand nom qui rappelle et signifie l'union des Français devant les périls des divisions républicaines. »

Chers Citoyens, c'est une bien émou-

vante, bien pathétique destinée et de quelque manière, bien tragique histoire que nous évoquons ce jour, jour anniversaire de la naissance de Léon Gambetta. II est mort depuis 55 ans et depuis 55 ans la haine qui s'attaquait à son nom et à son œuvre ne s'est point apaisée, et depuis 55 ans on n'a point fait encore la vérité ni sur son rôle, ni sur sa pensée, en telle sorte qu'il est permis de le dire, maintenant commencent l'œuvre de justice et l'œuvre de vérité pour celui que nous-mêmes nous avons si longtemps méconnu.

L'œuvre de vérité, pourquoi ? Parce qu'il apparut au monde comme un tribun, il fut la voix de la France.

Il fut la parole et vous le savez, vous devez le savoir, il surgit contre les succès de tribune une espèce de revanche d'opinion et on dirait que les foules veulent punir par leur incompréhension ceux même qui ont entraîné leur enthousiasme et leur adhésion.

Il y a cependant un mystère, il y a un X devant lequel je m'arrête interdit. Cet c'est la parole, et il paraphrasait la vieille phrase de l'Evangile selon saint Jean: « Au commencement était le Verbe », et depuis, il est vrai que rien de ce qui s'est fait n'a été fait sans lui sans le Verbe ; seulement voilà : ceux qui ont subi la séduction du Verbe, ceux qui ont écouté avec charme et avec ravisse ment la parole qui les transportait, qui les entraînait, on dirait par la suite qu'ils veulent — s'agissant de Gambetta ou s'agissant de Jaurès — diminuer celui

que leur admiration aurait trop grandi Il y a une espèce de malfaisance dans le souvenir que laisse le grand orateur. et parce qu'il fut un Tribun incomparable parce que véritablement il anima la défense nationale, on a oublié ce qu'étaient en lui le penseur, l'homme de cœur et l'homme d'Etat, et voici le temps de rétablir la véritable physionomie de Léon Gambetta, de ce personnage prodigieux dont la carrière fut si brève, qu'environ pendant 14 à 15 ans, elle donna la mesure, l'incomplète mesure de la personnalité si surprenante qu'il n'a pas eu le loisir de complètement réaliser.

Voici le moment où l'on découvre Gambetta, non plus dans ses discours que l'on ne relit pas, mais dans ses lettres qu'on

n'avait pas lus.

C'est lui qu'on a représenté comme un espèce de ploutocrate, de faux démocrate, où le ploutocrate masquait le démocrate, avec la baignoire d'or, d'argent et les festons somptueux que lui prêtait l'imagination odieuse de ses adversaires et qui, cependant, chaque jour et à chaque tournant de sa tumultueuse existence, continuait à garder contact avec son vieux Père, avec cette Tata qu'il a fait entrer dans l'histoire et avec cet autre personnage dont me parlait tout à l'heure mon voisin, M. Ghersi, la lointaine cousine, la cousine Angélina, qu'il n'avait point ou-

Il y avait, dans cette simplicité et dans cette fidélité, une vivante preuve de ce qu'est l'âme latine, l'âme française, qui. fraternelle par essence et par vocation, ne connaît point les distinctions de races, ne connaît point les oublis du senti-

Tel était Gambetta, tel fut Gambetta. sans oubli pour les siens, sans oubli pour sa terre, et ayant conservé cette affection que sa terre natale lui refusait, que notre Quercy ignorait encore, ce Quercy, ce Cahors qui le connaissait mal, qui l'avait ignoré, et ne l'a deviné que le jour où on a dressé sa statue.

Ón a trop dit que Léon Gambetta fut la voix de la France. Oui, certes, voix de la France, et c'est une grande chose, me direz-vous, par la parole, d'être la voix de la France, d'être l'expression suprême de ses alarmes, de ses révoltes et de ses espoirs.

Il fut vraiment l'âme de la France et aussi l'esprit de la France, voix, âme, esprit de son pays.

L'âme de la France par cette incom-

parable générosité, par cette volonté d'ignorer les haines et d'aller droit son chemin, vers le but patriotique qu'il s'était tracé.

Esprit de la France, et c'est ici que nous allons mieux connaître l'homme d'Etat. Son programme? Il tient dans une seule phrase:

Faire la République et refaire la

Faire la République, il l'a faite, et il est permis de prétendre que toute notre œuvre législative de la ÎIIº République tenait dans son programme de 1869 peut-être certains aspects de ce programme ont été omis, certaines réalisations prévues par Gambetta n'ont pas été faites, mais en tout cas, il y avait la prévision, et il avait concu la démocratie sous une certaine forme : comme un appel du nombre dans l'élite.

Mais ce qu'il y a de surprenant dans l'œuvre politique de Léon Gambetta, c'est sa vision de politique extérieure; c'est cette conception qu'il avait et que nous avons peut-être trop oubliée dans les récentes années, à savoir ; qu'il convient de distinguer la politique intérieure de la politique extérieure; il importe de suivre la leçon définitive donnée par les Jacobins qui avaient par l'idée, par la pensée, par l'exemple poursuivi une propagande continue de République et qui dans le même moment et pour le salut du pays, pour la sauvegarde du sol et pour l'éventuel développement de nos libertés, entretenaient commerce d'esprit et liaison de Chancelleries avec tous les pays du monde.

Ceci, c'était la formule de Danton, l'impérieuse formule qu'il avait lancée à l'Europe, et ce fut la règle de conduite de Léon Gambetta.

Dès le lendemain de la guerre, et dans cette période infiniment trouble qui va suivre la guerre et au cours de laquelle les uns et les autres — Droite et Gauche - vont s'imputer les responsabilités de la Guerre, et surtout s'imputer d'être le Parti de la guerre, car vous entendez bien on a innové très peu de choses dans l'ordre de la calomnie. Donc, le but de Gambetta c'était de re-

faire la France, la refaire moralement, par cette politique d'union dont la seule évocation aujourd'hui, hier, et sans doute davantage demain, rencontrera l'applaudissement unanime des Français conscients des risques et des espoirs.

Mais, d'abord, il fallait la paix ; dans la paix on pouvait reconstituer ce pays, et c'est pourquoi nos divisions intérieures de 1871 à 1877 n'ont jamais troublé un instant la délibération de paix du parti républicain et sa volonté de paix, et il va se créer un exemple si prodigieux qu'à travers les vicissitudes de notre politique intérieure de 1871 à 1914, de Léon Gambetta à Delcassé le Petit, on n'a jamais confondu la politique extérieure de ce pays avec les difficultés de sa politique intérieure.

Les Français se sont disputés, se sont

querellés, il y a une certaine noble dans ces querelles, mais jamais le peau n'a été engagé, jamais le prestig été en cause dans la vie de ce pays, et pourquoi, de 1871 à 1914, on peut de la France de la France celle qu'avait prévue, devinée, en m que sorte, Léon Gambetta.

Il faudrait reprendre en détail tor les démarches de Léon Gambetta dans te période: depuis la date anniversaire 4 septembre, jusqu'après la guerre. Il veut attendre, pour prendre des april veut attendre des april v ments avec Bismark, et c'est pourquor voit pendant toute une période Gami désirer prendre contact avec Bisman Bismark désirer prendre contact Gambetta, parce qu'il a reconnu en tous les signes du Chef; il a la vol d'être présent partout, d'avoir, comm sied à un grand pays, des conversali engagées avec tous les pays.

engagées avec tous les pays.

Dans le même esprit, Gambetta fut renchez le Roi d'Italie, qui n'était pas encon Empereur et ne songeait pas à l'être.

Il lui parla des possibilités d'une amb de parte de la consecutation de la c tié franco-italienne qui depuis a tou au pire, mais enfin je rappelle que Go betta fut notre Ambassadeur aupres

Ouirinal. Et quelle déférence envers la Grand Angleterre, magnifique pays que peut parfois maudire, mais toujours ch peau bas.

Avant Painlevé, avant Paul Deschant il est le premier qui ait compris Vienne était ville essentielle, ville clé l'Europe et il a aimé Vienne, il en a dans des termes que j'ai retrouves d ses souvenirs comme de la ville la française d'Europe après Paris, Grand fut le rôle de l'Autriche dans l

sort et la liberté de l'Europe ; il l'ave vu, il l'avait compris, et il entrevoyal danger que serait la reconstitution d' grand Empire germanique. Il avait compris que, dans la sub des temps, la France avait reussi cel œuvre admirable d'empêcher la recons titution du Saint-Empire Germanique il le disait, et aucune considération

politique intérieure ne l'en empêch parce qu'il avait la clairvoyance de l'e tière France dans l'Europe. Et sa vue allait si loin, que le premir d'entre nous, il a compris le rôle n joueraient, dans les événements de pa ou de guerre; les Serbes de 1880 et dans une page de ce volume si bio édité par MM. Pillias et Daniel Halen parlé de ces petits Serbes qui seron

peut-être à l'origine de quelque confi Seulement voilà, il s'agissait de l'ava nir; pour le présent, c'était l'organisa tion intérieure de la République qu'elle occupât les Français pourvu qu' eût une armée et puis pour évile l'appel aux armes, qu'il y cût des alliances dans le monde, et alors l'Orateur. Tribun, le Démosthène des Nouveau Temps se fait insinuant, mondain, et i entretient à travers l'Europe, par se moyens propres et par ses seules amilies par son incessante diplomatie, un courant de sympathie pour la France vaincue, car c'est une chose prodigieuse de songer que nous avons connu, au lendemain de la défaite, une plus grande affection, plus de dévouement, que nous n'en en nes après la Victoire de 1918, et il fau bien reconnaître qu'une large part doi en être faite à l'activité prodigieuse de cet homme qui aimait son pays, mais qui

ne détestait pas les autres pays. Ah! comme il parlait bien quand quelques mois avant sa mort, au cours de l'année 1882, il s'en vint de ce pa de Celle-Ligure, d'où vous êtes si gen ment venu avec des airs étonnants d'hi rondelle annonçant un printemps différe et qu'il avait, je ne sais plus à qui : à son Papa, à sa Tata, ou à Léonie Léon, écrit: « İci, je respire mieux qu'ailleurs », i sa mère, et cela a encore plus d'importance: « Et bien loin, que je me sente ici en pays étranger, toute cette histoire me revient en mémoire comme une la

dition de famille. » Il avait la tradition de famille dans sa compréhension sensible de l'Italie, 1 avait la compréhension de l'actuel dans le sentiment qu'il vouait même à l'Alle magne victorieuse, car il avait les deux formes d'intelligence : celle qui tient l'esprit, à l'ouverture de l'esprit, l'autre qui tient à l'ouverture du cœur, e c'est pourquoi il savait être populai ou impopulaire, comme il sied en France

à un homme de combat. Ah! Messieurs, je parlais tout à l'herre de cette obstination que mettent les hommes, les hommes politiques ou le journalistes ou les historiens journalistes i le décrier dans sa tombe, 55 ans apres

J'en trouve un étonnant exemple da un récent article de M. André Tardieu M. A. Tardieu a commis une affreuse reur, involontaire, j'espère, à l'égard Léon Gambetta. Dans une de ses proph ties rétrospectives, dont il a le goût, l lant des ascendants de ce qu'il appe les pacifistes bêlants, il place en Léon Gambetta, à cause de ce mot, dibil « N'en parlons pas.»

Or, le mot, je vais vous le redire, pl exactement, la phrase magnifique Gambetta, dénaturée par les soins M. André Tardieu. Il ne s'agit pas discours de l'élève Tardieu; il s'a d'un discours de 1871, où Gambetta

« Il faut que la France soit constant « ment penchée sur son œuvre de res nération ; il lui faut un Gouverneme qui soit adapté à ses besoins du ment et surtout la nécessité qui s pose à elle de reprendre son vérila rôle dans le monde. Là-dessus, « sieurs, soyons très réservés; ne « nonçons jamais une parole téméra * THE OWNER OF THE PERSON NAMED IN COLUMN THE PE

PALAIS des FÊTES

MERCREDI 6, JEUDI 7, SAMEDI 9 DIMANCHE 10 AVRIL (à 21 heures) DIMANCHE (matinée à 15 heures) Harry BAUR et Marcelle CHANTAL

un film de Jacques de Baroncell

NITCHEVO

L'Agonie du sous-marin Une action romantique et poignante

bord d'un sous-marin. La lutte entre un sous-marin el cargo d'un trafiquant d'armes. Le conflit pathétique entre deux of ciers de marine. Le double drame de « Nitchevo).

LA SEMAINE PROCHAINE Elvire POPESCO et Victor BOUCHER L'Amant de Mme Vidal cela ne conviendrait pas à notre dignicera il vaincu, car il y a aussi une té de vaincu quand il est tombé victime du sort, et non pas de sa

propre faute.
propre faute.
Soyons gardiens de cette dignité, et ne parlons jamais de l'étranger, mais que l'on comprenne que nous y pen-

sons toujours. Alors, vous serez sur le véritable chemin de la revanche, parce que vous serez parvenus à vous gouverner et à vous contenir vous-mêmes. » vous Voilà, Messieurs, la rectification que le Maire de Cahors, devait à M. André Tar-

Gambetta disait : « Il y a aussi une dignité de vaincu. » N'y aurait-il pas une dignité de vainqueur ? et j'en viens, mon Cher Ministre, aux pensées

viens, mon die nous rassemblent aujourpepuis le 11 mars, nous avons des soueis non pas simplement les soucis qui cis, non par en alarmes de guerre ; pour na part, je le dis aussi nettement que je rannonçais la guerre le 1er avril 1914, je pai pas d'alarme de guerre. Je ne crois nai pas pas à un risque immédiat et proche de la pas a un rische de guerre, mais je crois quelque chose de guerre, Je crois que nous venons de subir pire. Je cross que nous venous de subri que défaite, et quand le Chancelier Hitler, qu'est-ce que Bismark à côté d'Hitler and le Chancelier Hitler dit, en réa-

isant l'annonce faite par le Prince de Bulow en octobre 1918:
Bulow en octobre 1918:

L'Allemagne, en 1938, est plus grande w'elle était en 1914 », je me demande i la France n'est pas plus petite. Alors, Messieurs, il s'agit de savoir si Arors, avent être plus petite, si elle se

a rrance de les petites, si elle préfère resigne aux soins de sa dispute intérieure, que de consacrer le meilleur de soi à la reconstitution de son prestige. Nous pouvons différer sur les combinaisons diplomatiques, nous pouvons avoir,

t je ne m'en cache pas, une conception particulière de ce système de défense préventive à l'égard du pangermanisme. Je ne me cache pas, mon Cher Minisre, d'avoir été dans ce pays, un des premiers à croire à la nécessité d'une alliance franco-soviétique, mais peu importe, ce qui importe, c'est qu'on sente la France partout et qu'on ne puisse nulle part dresser contre elle un proces-verbal d'absence ou de quasi-absence ? Il ne s'agit pas de prendre parti dans

les querelles idéologiques, comme nous Pavons fait, il y a vingt ans, lorsqu'on faisait une intervention pour la Russie blanche contre la Russie rouge.

Il ne s'agirait pas de changer de camp pour commettre la même erreur à gauche qu'on avait commise à droite : il s'agit d'être nous-mêmes.

La France est maîtresse de sa pensée et de son action intérieure. Vous êtes faseisme, vous êtes hitlérisme, vous êtes régime autoritaire, nous sommes régime de liberté.

On verra bien lequel idéal l'emportera dans les développements logiques de la raison humaine; on le verra. Voilà notre pensée, voilà notre destin, voilà notre ocation; nous entendons être libres chez nous, suivant la vieille formule, de l'être pleinement, de l'être complètement, mais ceci dit, nous entendons être présents à toutes les délibérations du monde. Nous n'entendons pas être victimes d'escamotage au résultat desquels nous ferions figure de Portugal au point de vue territorial, et nous pouvons le dire parce que, voyez-vous, il s'est passé quelque chose qui ne date pas d'hier.

Il s'est passé quelque chose qui est grand que l'evenement de 1914. On avait bien, en 1914, préparé les esprits à une certaine unité patriotique, on avait fait des retraites militaires, mais l n'y avait pas eu une levée en masse. Or certains qui étaient anti-patriotes sont devenus patriotes. Il est bien possible que, dans une certaine mesure, on ait usé de contrainte, mais le fond des choses, c'est que ces gens ont compris et que spontanément ce rassemblement s'est fait !

Je ne pense pas qu'à aucun moment nous ayons fait masse aussi complètenent qu'à l'heure présente, il n'y a pas de déchiremnt, il n'y a pas de discussion sur la France, il y a le sentiment du risque commun et la volonté de préserver a grandeur française. Et cela c'est la grande lecon qui nous vient de Léon

L'unité française, la volonté française se maintenir tel que nous fûmes dans passé, non pas seulement géographiuement, mais si je puis le dire dans nos rontières morales. Ce pays ne se passe as de grandeur.

Quand on a prétendu lui donner de la périté en place de grandeur, comme bon Roi Louis-Philippe, cela ne lui a pas suffi. La France a besoin d'autre

Alors que l'on tend à égaliser toutes s conditions sociales de l'homme, ce est pas la peine de bien chercher; volution économique tout naturelleent fait l'égalité, et bientôt la France nnera un spectacle assez semblable à de ce petit pays de Quercy, mon er Ministre, où il y a une certaine égamais ce n'est pas cela qui est notre and souci, c'est une certaine fraternité fasse que l'étranger nous connaisse s, non pas simplement pour la conserdion de ce que nous avons, mais pour enaissance de ce que nous fûmes, car cela la grande affaire. Après la vice de 1918, et 20 ans après, nous soms dans les conditions où nous laissa la derre de 1871. Il s'agit de renaissance caise, c'est cela qu'a voulu Gambetta qui fait que nous célébrons aujourd'hui centenaire de sa naissance.

La renaissance, cela veut dire quoi? Avoir de l'orgueil et le moyen de le réaliser et puis, Messieurs, pour le surplus, il y a des querelles qui peuvent

Discours de M. Raoul Aubaud

Ma tâche est bien ingrate, dit M. Raoul Aubaud, d'avoir à parler à la suite de M. de Monzie. Après le splendide discours que vous venez d'entendre je ne veux pas me risquer à évoquer ici la haute figure et la grande carrière de Gambetta!

Mais il veut encore remercier de l'accueil qui lui a été fait et dont il reporte tout l'honneur sur Albert Sarraut.

De la journée d'aujourd'hui, il faut retenir, une lecon, celle qui nous serait donnée par Gambetta lui-même : une lecon d'union fraternelle entre Français, union dont la nécessité s'impose avec plus de force que jamais.

Nous sommes à une période où se transforment les conditions de vie. Un monde nouveau est en gestation dans le monde moderne. Tout le monde doit s'attacher à collaborer à cette évolution. On a commis des erreurs de chaque côté : bien des grands patrons n'ont pas su comprendre leur devoir... Eh! bien, il faut que disparaissent l'égoïsme des uns et la démagogie des

Surtout, il faut éviter que se forment dans le pays deux blocs hostiles et antagonistes!.

M. Raoul Aubaud dit qu'on n'a jamais aussi profondément éprouvé la nécessité des classes moyennes qui sont l'élément actif et animateur du

Qu'on en finisse avec cette politique du peing tendu face à la main levée. Serrons-nous les mains et unissonsnous de tout notre cœur.

Retenons du moins cette leçon de cette journée d'hommage rendu au grand Gambetta!

C'est sur ces paroles, vigoureusement applaudies, parce qu'elles expriment le profond désir de tous, que s'achève le banquet.

AU LYCEE **LEON GAMBETTA**

De la salle où il se tenait on va se rendre au lycée Léon Gambetta où se déroulera une cérémonie particulièment touchante.

Pour s'y rendre le cortège passe devant la maison où naquit Léon Gambetta. On s'arrête et la leçon est grande de penser que c'est de cette humble demeure qu'est sorti celui qui devait être un des plus grands serviteurs de la Patrie...

Au Lycée dans la cour d'honneur. face à un buste de Léon Gambetta, qui s'érige devant des draperies tricolores, sont groupés tous les élèves de l'établissement et tous les enfants des autres écoles, sous la direction de leurs maîtres et maîtresses. Plus d'un millier de personnes y ont en outre trouvé place.

Les proviseur, censeur et professeurs du Lycée, dans leurs robes magistrales, accueillent au seuil de la maison, le ministre et les personnages officiels que salue la Marseillaise jouée par l'orchestre symphonique sous la direction de M. Barreau.

Discours de M. Yviquel, proviseur du Lycée

Puis, M. le proviseur Yviquel prononce la forte et noble allocution sui-

Ce fut, parmi tous les élèves et les anciens élèves, une grande joie, quand ils apprirent que le Comité des Fêtes, sur les instances de l'Association des Anciens élèves, répondant, d'ailleurs, au désir secret du Proviseur et du personnel, avait décidé de commémorer le centenaire de l'illustre tribun dans l'Etablissement qui a eu le privilège d'ouvrir son intelligence et son cœur aux plus belles et aux plus nobles idées.

Ce nous est, aujourd'hui, une grande sierté que M. le Président Albert Sarraut ait bien voulu venir s'associer à l'hommage rendu par ce Lycée au plus glorieux de ses enfants.

Au nom du personnel administratif et enseignant, je vous remercie M. le Président, de l'honneur que nous vaut cette cérémonie rehaussée d'un si vif éclat

par votre présence. Avec l'expression de tous mes remerciements, je salue M. le Préfet, MM. les Parlementaires et élus du Lot, qui, en venant aujourd'hui, dans cette cour, nous donnent une nouvelle marque du bienveillant intérêt qu'ils portent à notre Etablissement.

J'adresse mes sentiments de vive gratitude à toutes les hautes personnalités, à M. le Recteur de l'Académie de Toulouse, aux représentants de l'Armée, aux directeurs et agents des grands Services publics, aux membres de l'Enseignement, aux délégués de toutes les Associations, à tous ceux enfin qui sont venus, ici, apporter le témoignage de leur sympathie, en même temps que de leur piété.

Jeunes élèves, vous avez le privilège de vivre dans une maison qui abrita les eunes années de celui que nous considérons comme une de nos plus grandes gloires nationales. C'est ici, en effet, à 'ombre de notre vénérable tour, que son esprit se nourrit, de bonne heure, de la forte substance des anciens, et qu'il puisa, dans la lecture passionnée des auteurs grecs et latins, et en particulier du « Conciones », son livre préféré de collégien, cette véhémence, ce nerf, cette souplesse et cet art oratoire qui a fait de sa parole le plus fidèle miroir de l'éloquence antique.

C'est ici, sous nos cloîtres défunts, qu'il développa, au contact de ses camarades et de ses Maîtres, ces qualités de cœur qui lui valaient l'affection de tous ceux qui l'approchaient, cette générosité de sentiment qui n'admettait rien d'étroit et voyait tout de haut. C'est ici, enfin, dans cette enceinte toute remplie des souvenirs de Fénelon, sur cette terre où planent encore l'ombre du pape Jean XXII, et celle des héros de l'indépendance nationale au temps de César, Luctérius, qu'il puisa cet amour de la patrie, qui est le trait dominant de sa physionomie morale et qui le place, à côté de Vercingétorix et de Jeanne d'Arc, sur les plus hauts sommets de l'histoire.

Insigne honneur, certes, que de pouvoir compter, parmi ses anciens, un génie aussi illustre, mais aussi lourd héritage. L'éloquent orateur qu'est le bâtonnier Louis Lacaze, Président de l'Association des Anciens Elèves, va, dans quelques instants, nous définir le sens profond de la cérémonie d'aujourd'hui et en tirer tous les enseignements qu'elle comporte. Il va nous faire part du sublime message que, lors de son voyage triomphal à Cahors, en 1881, Léon Gambetta adressait à vos aînés réunis dans la cour d'honneur de ce Lycée, message qui constitue le plus bel hymne d'amour la patrie française, le plus haut acte de foi dans nos destinées, message qui est demeuré la loi suprême de tous les élèves de cette maison, des survivants de la plus effroyable des guerres, comme de tous ceux dont les noms sont inscrits en lettres d'or sur la plaque de marbre de notre Monument aux morts et à qui nous avons le devoir de penser en ce

Recevez-le pieusement ce message el faites-en, vous aussi, la règle de votre vie, afin de le transmettre intact aux générations futures. Puissiez-vous, l'exemple de Gambetta, et semblables à ces anciens Romains qui entretenaient sur l'autel de Vesta une flamme éternelle, garder, dans votre cœur, toujours brillante, toujours brûlante, l'étincelle sacrée de l'enthousiasme pour tout ce qui est beau, pour ce qui est bien, pour tout ce qui est noble et généreux.

Discours de M. Lacaze

M. Louis Lacaze, bâtonnier des avocats et président de l'Association des Anciens Elèves du Lycée Léon Gambetta, monte à la tribune et prononce le très beau discours suivant que l'assistance écoute avec autant d'intérêt que d'émotion et dont elle salue la péroraisen par une longue salve d'applaudissements. Le voici in extenso:

MONSIEUR LE MINISTRE, MESDAMES MESSIEURS,

Et aussi Jeunes Elèves, Les organisateurs de cette fête ont voulu qu'au cours de la journée se déroulât ici une manifestation ardemment désirée par notre Lycée et par sa vigilante

Administration. Et, dans une de ces invitations amicalement impératives qu'il enchasse dans les plus affectueuses formules, Monsieur le Maire de Cahors m'a dit, en très clair : Vous parlerez au Lycée au nom des Anciens Elèves et vous rappellerez leur

joie et leur fierté de 1881. » Sachant bien que je cours le risque de faire figure d'ancêtre, j'obéis donc parce qu'en effet, j'ai vu Gambetta au Lycée en 1881, que je l'ai entendu, qu'avec mon avidité d'enfant de treize ans j'ai cueilli sur ses lèvres ces mots simples et grands qui-éveillent les consciences et les orien-

tent à tout jamais. J'obéis encore parce qu'il n'est pas, me semble-t-il, pour les anciens élèves, d'heure plus propice à l'expression de la dévotion admirative qu'ils ont vouée à l'en-

fant glorieux de la cité cadurcienne. Il me serait difficile, certes, d'élargir mon sujet, lorsque, en quelques heures, les plus puissants orateurs ont, une fois de plus, situé cette splendide figure, entrée dans le domaine de la grande, de la plus grande Légende.

Mais c'est un lambeau d'histoire locale. s'encartant dans la Grande Histoire, que je vais vous conter; et j'essaierai d'en tirer pour tous — et spécialement pour la jeunesse qui m'entend — les enseignements qui s'en dégagent.

Léon Gambetta était né, vous le savez, tout à côté du vieux lycée ; il avait grandi dans le voisinage de la vieille tour qui deste les siècles et qui projeta son ombre sur tant de générations. Elle fut le témoin muet de ses impétuosités, de ses indisciplines, — mais aussi de l'épanouis-sement de cette belle intelligence, qui devait bientôt se mettre au service du

Le forum et ses invincibles attraits, la barre et ses beaux tournois, eurent vite fait d'absorber cette activité féconde, que les événements devaient décupler.

La lutte contre l'Empire, certes ; mais, sans désemparer, semble-t-il, la lutte pour la France envahie! Et à 32 ans Gambetta galvanise les énergies ; sa voix puissante tient en haleine un peuple angoissé : Français! », clame-t-il à une heure terrible ; « élevez vos âmes à la hauteur « des effroyables périls qui menacent la « Patrie!

A l'heure des capitulations et du démembrement, il est là, toujours là, pour sauver l'honneur du pays et pour l'acheminer vers sa destinée de liberté.

Et, dès le lendemain, il est partout, sur toutes les brèches, pour tenir en éveil cette démocratie française qu'il sait porter en elle - comme il les porte en luimême -- toutes les vertus de la grande Révolution: il veut qu'elle soit consciente de sa force; il veut qu'elle s'identifie dans la République.

Son verbe est affranchi, certes, des rigueurs ou des élégances académiques; mais il est prestigieux ; il résonne dans le pays, qui l'acclame chaque jour davantage, et au Parlement qui le porte à la présidence de la Chambre des Députés.

Il est à ce poste en 1881, et il a 43 ans! Comment a-t-on pu dire qu'il était alors à l'apogée de sa gloire et au point culminant de son génie ? Ouels vastes espoirs la France pouvait encore mettre en

Pris dans la tourmente de cette vie publique qu'il vient de dominer pendant louze ans, il n'a pas revu Cahors, son berceau. Et Cahors veut le revoir ; il est sollicité d'y venir : il accepte ; il inau-

gurera le Monument des Mobiles du Lot. Ils sont cependant encore nombreux ceux qui, comme moi, ont gardé le souvenir de ces journées des 25, 26 et 27 mai 1881... Quelques-uns sont encore à mes côtés, qui furent les témoins de ces élans d'une population immense, ovationnant sans arrêt le grand plébéien qui se donnait à la foule, étreignait au passage ses vieux amis e' demandait à tous de reporter sur la République, et sur elle seule, les acclamations dont il était l'objet.

Vous devinez que les échos de cette réception triomphale arrivaient jusqu'à nous, lycéens d'alors, contenus dans l'enceinte des vieux murs et des cloîtres hunides, que la pioche des démolisseurs

avait laissé inviolés.

La haute Administration était rigide, certes; mais nous avions nos heures de sursaut et nos manifestations collectives avaient parfois un aspect de révolte. Nous fûmes audacieux et nous eûmes le courage de faire savoir qu'au programme des fêtes qui se déroulaient devait s'ajouter une visite au Lycée. Trois anciens maîtres de Gambetta

étaient encore en fonctions : MM. Pech, Périé et Anglarès : ils furent nos précieux émissaires, et, le soir même du 25 mai, on nous groupait dans la cour d'honneur pour y recevoir le plus illustre de nos

Vincent Maratuech, élève de rhétorique aujourd'hui intendant général du cadre de réserve - en quelques mots préparés à la hâte, exprima au grand homme notre joie, notre fierté et notre volonté d'être des patriotes et des fanatiques de

Souriant et paternel, Gambetta répondit, nous dit son émotion de se retrouver dans cette vieille maison, « l'esprit retourné vers la première aurore de sa vie ». Puis, gravement et face à nous

tous, il ajouta

« Je voudrais, puisque vous avez prononcé ce mot toujours grave de serment, puisque vous avez fait un serment à la Patrie, à la République, — je voudrais à ce moment vous en voir joindre un autre : le serment de prendre ici le goût, l'habitude de devoir. de la règle accomplie tous les jours, patiemment, sans fausses espérances, mais aussi sans lâches défaillances. Dans notre société moderne, on peut et on doit arriver à gagner, à conquérir par le mérite, par la patience, par l'ef-fort, toutes les places auxquelles un cœur droit et intelligent peut et doit aspirer; car, Messieurs, soyez-en bien convaincus, plus nous irons, plus les mœurs de la démocratie s'imposeront ; plus elles deviendront rares les places données au seul privilège de la fortune, de la naissance ou du hasard. »

Jeunes élèves qui m'écoutez, faites donc à votre tour, en ce jour du centenaire, le triple serment que Gambetta recueillit de vos aînés en 1881 :

La Patrie : La Liberté, c'est-à-dire la République;

Et le Travail. La Patrie, que cet enfant de Cahors idolâtrée, qu'il a voulue grande et inviolable ; la Patrie, qui a fait jaillir de ce vaste cerveau les idées les plus nobles et qui lui a arraché ces fougueux accents, dignes des plus purs héros de l'antiquité... La Patrie, qu'il a vue saignante et dont il voulait tant guérir les plaies; les provinces perdues, dont il préparait le retour avec une volont farouche, qui a permis de dire qu'

Il passait sur sa tombe un souffle de bataille ; L'apôtre était tombé, l'idée était debout.....

Mais ce serment, fait à la Patrie par le Lycée de 1881, combien il a été grandement tenu par les générations qui nous ont suivis! Arrêtez-vous un instant, au seuil même de cette maison, devant la pierre monumentale où sont gravés les noms de cette phalange de nos jeunes camarades tombés au champ d'honneur avec, sur les lèvres, la devise de Gambetta, transmise comme un flambeau « Tout pour la Patrie! »

Le serment de pratiquer le culte de la liberté s'incarnant dans la République : il a été respecté aussi, au travers des années, tenu par nous tous, dans cette ambiance de l'évolution d'une démocratie vers son complet idéal.

Gambetta nous avait jeté les germes féconds de cette ascension du peuple de France délivré des entraves du pouvoir personnel. Il prévoyait et préparait le rythme des temps nouveaux lorsque, s'adressant à la jeunesse parisienne, en un banquet célèbre, il formulait ces exhortations entraînantes:

« Il y a », disait-il, « une loi qui domine, qui commande les événements, une loi immanente de justice progressive, qui se développe à travers les faits heureux, comme à travers les résistances funestes. »

Et, saluant le nouvel édifice politique et social à construire, il ajouta : « Il faut apporter dans le nouvel ordre de choses cet amour, cet esprit du bien, cette abnégation républicaine et démocratique sans lesquels on ne fondera jamais rien de durable dans l'ordre social. »

« Nous avons contracté une dette, un engagement que nous ne pourrons rompre sans faire outrage à la plus sacrée de toutes les lois humaines, la solidarité sociale se développant dans l'ordre et la stabilité. »

Ces grandes pensées, jetées il y a plus d'un demi-siècle au vent des générations, sont devenues les axiomes immuables tenus en honneur par un peuple avide de liberté, attentif à toutes les leçons du grand tribun, qui a lancé un jour ce mot lapidaire : « La République ? Elle est le droit, rien que le droit, mais tout le

Enfin, le 25 mai 1881, ici-même, Gambetta nous incitait au travail. Cet homme, qui avait donné et qui donnait chaque jour encore le plus merveilleux exemple de l'effort continu, recommandait à la jeunesse la pratique de cette vertu, vraiment théologale dans une démocratie.

« Ne reconnaître », disait-il, « d'autre supériorité que celle qui résulte de la vertu, du talent ou d'un service rendu. Ne reconnaître d'autre liberté que celle qui profite à tous; se défaire des chimères, des rêves et des utopies, et travailler toujours sous l'égide de la loi. » Jeunes élèves, c'est à vous que je veux

du grand citoven. Au cours de sa vie, si courte, mais si extraordinairement lumineuse, il n'a cessé de magnifier le travail. Il avait la conviction profonde et raisonnée que, dans cette société moderne dont il préparait les assises, le travail serait la clef

plus spécialement transmettre cet appel

de voûte du nouvel édifice; il sentait que, dans une démocratie, le travail ordonné et harmonieux demeure la condition indispensable du progrès, de tous les progrès. Il professait que, par le travail et par l'émulation, tous les enfants du peuple de France pouvaient prétendre à prendre rang parmi les élites et que les élites sont la sauvegarde, en

même temps que la parure d'une Nation. Oh, sans doute, jeunes gens, ne vous classerez-vous pas tous parmi ces citoyens qui, de tout temps, ont tourné leur effort vers l'obtention de réserves intellectuelles et qui, par la culture et l'exercice de l'intelligence, sans se soucier des avantages matériels qu'ils n'ont jamais connus, ont conquis le statut social de l'élite.

Mais, gardez-vous de condamner ce statut, qui est de tous les âges et qui les domine dans le rayonnement toujours plus grand d'une civilisation en perpétuel développement.

Un de nos Immortels écrivait ces tout derniers jours: « Un grand pays, qui veut rester vraiment un grand pays, ne peut vivre sans Descartes, sans Colbert, sans Rodin et sans Pasteur, quatre noms pour n'en pas citer qua-tre cents. Le peuple qui brime et sacrifie, ne serait-ce qu'en pensée, en projet, les élites qui le guident, l'éclairent et l'édifient, renonce à son génie. à son âme, à sa structure, au meilleur « de sa substance. »

Je viens de vous jeter, en une gerbe touffue, les impressions profondes et ineffacées que laissa chez les lycéens de

1881 la visite de Gambetta. J'ai parlé au nom de cette Association des Anciens Elèves, qui naquit tout aussitôt, comme pour organiser la conservation de ses grandes pensées et la perpétuité du souvenir que lui garde

cette vieille maison. Il n'est pas que de fêter le centenaire de la naissance d'un homme qui fut grand parmi les grands; sachons surtout assurer la pérennité de son gigan-

tesque effort. Tout pour la France, dans la Liberté et la Fraternité républicaines!

Nous devons ajouter que, sous la direction de l'infatigable M. Barreau, toujours sur la brèche, l'Orphéon a donné à cette cérémonie le plus précieux concours en chantant d'irréprochable facon les deux morceaux célèbres: Hymne à Gambetta et Ode à Gambetta.

Voilà une journée qui restera dans les annales du Lycée Gambetta.

Départ d'un ballon

Pour commémorer un épisode bien connu, on avait organisé, place Thiers, le départ d'un ballon sphérique. En souvenir de celui que Gambetta effectua le 7 octobre 1870, en compagnie de Spuller et de J. Trichet, pour quitter Paris, malgré le siège, et aller prendre à Tours la direction de la Défense Nationale.

Un nombreux public était massé sur la place Thiers, faisant les réfléxions que l'on pense sur là différence des temps. En 1870, il fallait recourir à l'aventureux sphérique; aujourd'hui, on a les avions !..

Mais personne ne songe à plais ter devant cette évocation d'un ancêtre qui ne semble pas ridicule quand on évoque les dangers que Gambetta affrontait pour traverser les lignes prussiennes sur cet incertain « plus léger que l'air! »...

Disons qu'aux applaudissements du public, le ballon sphérique monté par des aérostiers d'un régiment toulousain effectua un beau départ!

** Les concerts

La foule se rendit ensuite aux Allées Fénelon, où la musique du 14° d'Infanterie donnait un concert.

Sous la direction de leur distingué chef, M. Crassous, les excellents musiciens interprétèrent un programme de choix auquel le public fit le plus grand succès.

Le soir, les sociétés musicales de Cahors se firent entendre à leur tour, et rivalisèrent de zèle. A tous, nous exprimons nos remerciements pour leur dévouement et nos félicitations pour leur talent. L'Avenir Cadurcien, la Diane, le Cercle musical P.-O.-Midi, les Amis de l'Harmonie, l'Orphéon ont contribué grandement à l'éclat et à l'agrément de ces belles journées.

Il convient aussi de féliciter les initiateurs et organisateurs de cette grandiose cérémonie qui restera dans la mémoire des Cadurciens.

Quant au service d'ordre, il fut irréprochable. Malgré l'affluence considérable, il n'y eut ni accident, ni incident. Le mérite en revient à MM. Caussié, Commissaire de police et chef de la police municipale; Grande, Commissaire spécial qui ont exercé leur direction avec autant de soin que d'habileté — ainsi qu'aux agents et gendarmes qu'ils avaient sous leurs ordres.

Ainsi se déroulèrent ces belles fêtes que favorisa la splendeur d'un magnifique printemps et durant lesquelles tous les cœurs, tous les esprits cadurciens communièrent fraternellement dans un même sentiment d'affection et de reconnaissance envers celui qui sut être à la fois un grand Français et un grand républicain.

RÉPONSE DE MARSEILLE à CAHORS

M. de Monzie, Député, Maire de Cahors, vient de recevoir de M. Henri Tasso, Maire de Marseille, le télégramme sui-

vant:

« Vous remercie au nom population « marseillaise de votre télégramme en ce jour commémoration anniversaire du Grand Tribun Gambetta, Député de

Marseille, vaillant fils de votre cité. Dans évocation œuvre du Grand Démocrate pour la défense des libertés du peuple et celle du sol national, notre Cité a revécu une page glorieuse de notre histoire et a vibré unaninement

à cet exemple d'une volonté farouche

« mise tout entière service du Pays dans

« moments difficiles. France sait toujours se ressaisir face au péril extérieur, c'est l'enseignement de cette journée commémoration du ferme républicain, du Grand Démocrate cadurcien qui sut se faire aimer de Marseille. - Henri Tasso. »

-0-0-0-CAHORS

Nous apprenons avec plaisir que M. Testas, juge de 2º classe au tribunal de première instance de Cáhors, est nommé président de première instance de Con-

Nous adressons à M. Testas, qui est un magistrat distingué et sympathique, nos bien vives et sincères félicitations.

Justice de Paix

M. Laporte, juge de paix (4º classe), de Valence-d'Albigeois et Valdéries (Tarn), est nommé à St-Céré et Bretenoux (3° classe), en remplacement de M. Taniès, qui est nommé juge de paix à Angoulême (2e canton).

M. Alibert, juge de paix de Lagniole, St-Chély et St-Amans, est nommé juge de paix de Gramat, Livernon et Lacapelle-

Suppléant de juge de paix

M. Ayroles est nommé suppléant du juge de paix de Bretenoux, en remplacement de M. Lapeyre, atteint par la limite

M. Gouygou est nommé suppléant du juge de paix de Vayrac, en remplacement de M. Laquièze, atteint par la limite d'âge.

Cadavre dans le Lot

Dans la journée de jeudi, des enfants qui pêchaient dans le Lot, entre Labéraudie et Pradines, aperçurent un cadavre de femme.

Le corps était à demi nu, les vêtements étaient en lambeaux. Le cadavre a dû séjourner pendant plusieurs jours dans la rivière car le corps était en putréfaction.

La gendarmerie de Cahors a identifié le cadavre. C'est celui de la nommée Louise Bertin, 24 ans, employée chez Mme la Directrice du lycée Clément-

Vendredi matin, vers 7 heures, les employés de l'usine électrique du Bourbonnais, en dégageant les grilles placées devant les turbines, aperçurent le corps

d'un noyé. Les gendarmes, M. le Maire et M. le Docteur Pélissié se rendirent sur les lieux et procédèrent aux constatations d'usage.

Il fut établi que c'était le cadavre du nommé Antonin Lafage, mutilé de guerre, père de quatre enfants, originaire de Mercuès, dont la disparition remonte au 13 février.

La famille prévenue a reconnu le corps qui a été inhumé au cimetière de Luzech.

Accident de moto

Dimanche matin, M. Auguste Mercier. le sympathique employé de la Mairie, se rendait en moto à Saint-Laurent-Lolmie, lorsqu'à motié côte de Labastide-Marnhac, la moto dérapa. M. Mercier fut précipité sur le sol et dans la chute, s'est fracturé la jambe gauche et a été contusionné à la tête.

Il a été transporté à l'hôpital de Cahors où il a reçu les soins nécessités par son Nous adressons à M. Mercier nos meil-

leurs vœux de prompte et complète gué-Obsèques

Nous avons appris avec regret la mort de Mme veuve Fiquet, décédée à Cahors à l'âge de 77 ans.

Ses obsèques ont été célébrées vendredi au milieu d'une nombreuse assistance qui a témoigné à la famille de vives sympathies.

Nous adressons à Mme et M. Gabriel Breil, aux familles Breil, Sudre, nos bien sincères condoléances.

Jeudi ont été célébrées les obsèques de Mme veuve Cubaynes, née Jouclas, décédée à l'âge de 76 ans, en son domicile, rue de la Barre. Nous prions les familles de vouloir bien agréer l'expression de nos sincères condoléances.

Accessoring the second EDEN

MERCREDI, JEUDI, SAMEDI et DIMANCHE (en soirée à 21 heures) DIMANCHE (matinée à 15 heures)

Constant REMY, Tania FEDOR et Suzet MAIS

le vrai visage de la Légion Etrangère Les hommes sans nom AVEC Lucien GALAS et Thomy BOURDELLE

Une production qui dépasse tout ce qu'on a vu jusqu'à ce jour, sur ceux qui font table rase du passé et vivent sous le soleil d'Afrique une vie dure et glo-

AVIS DE DÉCÈS

Madame et Monsieur Adelpae CAM-BRAY; Madame et Monsieur Marcel SACQUET; les familles FOUGERES, LURGUIE, COMBARIEU, BESSIÈRES, BÉDUÉ, ALAYRAC vous font part du

Monsieur Georges CAMBRAY

leur père, grand-père, beau-frère, oncle et cousin et vous prient d'assister à ses obsèques qui auront lieu le mercredi 6 avril 1938, à 9 h., en l'Eglise Cathédrale. Réunion, rue du Château-du-Roi, nº 18.

« Rhumatisants des pieds à la tête

.j'avais essayé un grand nombre de médicaments sans aucun résultat; vos cachets Gandol m'ont fait le plus grand bien, notamment dans les pieds qui ne sont plus douloureux. Maintenant je me tiens debout alors qu'auparavant il fallait que je m'appuie pour marcher. » (M. Elie, 1, Route Nationale, Domont, S.-et-O.). C'est que le Gandol après avoir éliminé l'acide urique, l'empêche de se reformer dans l'organisme. La cure de dix jours vaut 14 fr. 30. Toutes Phies et Phie Orliac à Cahors.

Imp. Coueslant (personnel intéressé) Le co-gérant : L. PARAZINES.



Belle manifestation de sympathie

Nous avons déjà annoncé la retraite de M. Albouy, ingénieur en chef des ponts et chaussées du départemnt du

Pendant 13 années, M. Albouy a dirigé les nombreux services qui lui étaient confiés, en faisant preuve des plus belles qualités. Sa haute compétence et son accueil toujours facile lui ont acquis une autorité et des sympathies qui ne se sont jamais démenties aussi bien parmi le public que parmi ses collaborateurs.

C'est pourquoi l'ensemble des personnels des ponts et chaussées et du service vicinal a tenu à marquer son départ par un manifestation toute intime de sympathie; un vin d'honneur lui fut offert, le 25 mars, dans les salons du café Tivoli auquel assistaient tous ses collaborateurs. Au cours de ce vin-d'honneur, une allocution fut prononcée par M. Roquetanière, ingénieur des travaux publics de l'Etat, président de l'Amicale des personnels des ponts et chaussées et du service vicinal du Lot, qui exprima à M. l'ingénieur en chef Albouy tous les regrets que fait naître son départ et rappela combien sa bienveillance et sa simplicité avaient éveillé de déférentes sympathies chez ceux qui l'entourent. Résumant en quelques mots la carrière bien remplie de M. Albouy, M. Roquetanière termina en lui adressant, au nom de tous, ses vœux pour que la retraite qu'il prend à Cahors soit longue et heureuse.

M. Albouy, prenant alors la parole, dit combien il était touché de la manifestation organisée en son honneur, et ajouta que, parmi tous les souvenirs que lui laissait sa carrière, ceux qui se rattachent au département du Lot lui seraient les plus chers.

A la fin de la réunion, M. Albouy fit ses adieux personnels à chacun de ceux qui étaient venus lui apporter l'expression de leur sympathie.

Saint-Hubert-Club Cadurcien

L'assemblée générale du St-Hubert club quercynois a eu lieu le vendredi 25 mars, dans une salle de la mairie de Cahors, Malgré les deux appels lancés par le président, trente chasseurs environ étaient présents. Ce n'est pas assez.

Une nouvelle réunion aura lieu, le vendredi 15 avril, à 8 heures 30 précises du soir dans le même local et nous insistons particulièrement auprès de tous les chasseurs de Cahors pour qu'ils soient pré-

La chasse se meurt, c'est unanimement reconnu de vous tous et nous voulons lui redonner une grande partie de l'attrait qu'elle avait il y a quelque dix ans, mais nous ne pouvons le faire sans la participation individuelle de tous les chasseurs de la commune de Cahors.

Nous avons un programme de réalisation bien déterminé, nous l'avons simplement exposé à la dernière réunion et nous sommes fermement persuadés que ce n'est que dans sa parfaite application, faite toute de réalité, que nous parviendrons à des résultats positifs et prochains.

Pour cela, il nous faut votre concours, si modeste soit-il.

A cette nouvelle réunion, nous vous donnerons les précisions que vous désirerez, nous vous exposerons les mesures immédiates que nous allons prendre pour la conservation du gibier et ce que nous allons mettre en œuvre pour augmenter sa densité le plus rapidement possible.

Si vous, chasseurs, ne répondez pas à ce dernier appel, nous en déduirons que la chasse ne vous intéresse plus, et, à notre tour, impuissants en présence de ce que vous nous ferez interpréter comme de l'indifférence, nous la rangerons, avec amertume, au rang des vieux souvenirs. - Le Burean.

LA PÉDALE CADURCIENNE

Cyclisme. - Le Comité-directeur a l'honneur de porter à la connaissance du public cadurcien qu'il fera disputer le 24 avril prochain une grande course Cycliste Internationale Individuelle, de 160 km.

Le Comité remercie bien chaleureusement tous les généreux donateurs qui, par leur appui financier, ont permi l'organisation de cette épreuve. Dans un prochain communiqué, nous donnerons le détail de cette épreuve et les noms des Nul doute que tous ceux qui s'intéres-

sent au sport cycliste, et ils sont nombreux à Cahors, seront là pour encourager nos vaillants coureurs. - Le Comité.

Les membres du Bureau sont priés de bien vouloir assister à la réunion mensuelle qui aura lieu au siège, café de Bordeaux, le jeudi 7 avril, à 20 h. 30. -Présence indispensable.

CHRONIQUE AERONAUTIQUE

Activité aérienne de l'aérodrome de Cahors-Labéraudie du 24 au 30 mars 1938 inclus: 6 h. 03 de vol dont 2 h. de double commande:

Aviation populaire (Chef Pilote Dubourg) 4 h. 36 de vol dont 1 h. 25 de double commande. Pilotes et élèves entrainés seuls : Delmas, Maillet, Valat, Dupré, Conti, Laroche, Charvet, Rouget, élèves en double commande : Rouget, Saurt, Garrigues. Un élève lâché : Rou-

Aéro-club (Chef Pilote Dubosc) 1 h. 27 de vol dont 0 h. 35 de double commande. Pilote entrainé seul : de Nazaris. Elève en double commande : Sirech.

Le 25 mars 1938 arrivée du second Luciole de l'aviation populaire piloté par 'Adjudant-Chef Tesson.

Le 27 passage du lieutenant Pujol et du sous-lieutenant Vencaudenberg sur Potez 25.

Association fraternelle des retraités de la Gendarmerie et de la Garde Républicaine (Comité du Lot).

La réunion générale annuelle des Retraités de la Gendarmerie et de la Garde Républicaine du Lot aura lieu le dimanche 10 avril 1938 à 10 heures dans une salle de la Mairie de Cahors. Les chefs de brigade y sont cordialement invités. - Le Bureau.

Naturalisation

Sont naturalisés français: Flamand (Hector-Gustave), cultivateur, né le 27 octobre 1900, à Welden (Belgique), ayant enfants mineurs: 1° Nicole-Marthe-Juia, née à Pradines (Lot) ; 2° Roger-Jacques-Emile, né à Cahors ; 3° Monique-Maria-Rosa, née à Cahors ; et de Meyer Julia-Maria, sa femme, née le 24 août 1904, à Urtel (Belgique), demeurant à Cahors.

Amicale des Trainglots A tous les camarades du Train, pariculièrement les C.O.A. et les Trainglots. des C.V.A.D., 67, D.I., désireux d'avoir

des renseignements (gratuits) et documentations, afin d'obtenir leur demande de carte d'A.C., écrire ou venir à l'Amicale, réunion tous les dimanches. Victor Alaux, 86 bis, rue Sartoris, La Garenne (Seine). Armée

de réserve, sont nommés sous-lieutenants pour prendre rang du 10 avril 1938 au 16° tirailleurs sénégalais. Les sergents-chefs Lajoux et Trumont

MM. Boucheau et Saulière, aspirants

du 16° tirailleurs sénégalais sont nomnés adjudants. Les sergents Fleurisson, Monnereau, Rostaing, du 16° tirailleurs sénégalais,

sont nommés sergents-chefs. Poste automobile rurale

Le 7 mai 1938, à 11 heures, il sera procédé en séance publique à la direction des P.T.T., à Cahors, rue des Cadourques, n° 1 bis, à l'adjudication de l'entreprise du service de poste automobile rurale de Martel-Nord.

Les personnes qui désirent prendre part à cette adjudication doivent en faire la demande par écrit au Directeur des P.T.T., à Cahors.

Les demandes devront parvenir le 21 avril 1938, au plus tard. Les intéressés devront jeindre à leur demande. une pièce établissant leur nationalité carte d'électeur, permis de conduire, etc...), et une attestation du service régional des assurances sociales constatant la régularité de leur situation au regard des assurances sociales.

Petites annonces économiques

A VENDRE, à Cahors, petite maison, 12, rue Traversière Labarre. S'adres. Mme Vinges, Gironde, Cours, par Cahors.

A CÉDER en campagne, fonds de boulangerie, bien achalandé, 60 balles par mois, un peu de pâtisserie, son et repasse, outillage et voiture de livraison. Chauff. mazout et bois. Prix: 40.000 fr., libre, S'ad, L. MICHELET, 14, Bd Gambetta, Cahors.

REMERCIEMENTS

Madame Veuve BABEC, sa fille et sa petite-fille; Les familles DAVANT, OLLIVIER, AYOT et FAURIE remercient bien sincèrement toutes les personnes qui leur ont

témoigné leur sympahie à l'occasion du

Mme Vve RAYNAL

Arrondissement de Cahors

Castelnau-Montratier

Conseil municipal. — Le conseil municipal s'est réuni dimanche, sous la présidence de M. P. Mazelié, maire. Tous les conseillers, sauf M. Blanié,

qui s'est fait excuser, sont présents. M. le maire fait part au conseil du deuil cruel qui vient de frapper M. Blanié, ancien maire, qui vient de perdre son épouse Au nom de l'Assemblée communale, M. Mazelié exprime à M. Blanié les bien vives condoléances de tous ses collègues.

Le conseil, sur la proposition du président, vote une subvention de 50 francs pour bourses d'apprentissa-

Il examine et classe quatre demandes d'emploi de cantonnier commu-

Le président soumet une demande de majoration de retraite de l'ancien cantonnier Mériguet, auquel le conseil accorde un secours annuel et renouvelable de 600 francs.

Le conseil vote le crédit nécessaire à l'achat de trente chaises pour la mairie.

Il vote une subvention de 20 francs pour le monument élevé à la mémoire du maréchal Joffre.

Le président, au nom du conseil municipal remercie MM. Lacaze, conseiller général et Blond, littérateur, du don des ouvrages fait à la bibliothèque municipale,

Il remercie également M. Pouzergues, pépiniériste à Cahors, d'être venu procéder à la taille et à la mise en état des arbres et arbustes du jardin du monument aux morts.

Le conseil donne un avis favorable à dix demandes d'allocations militai-

Il examine ensuite quelques demandes d'assitances médicales et aux vieillards.

La séance est levée à 16 heures. Etat-civil du mois de mars. - Nais-

sances : Néant. Décès: Abtez François, carrier, à Castelnau, âgé de 43 ans ; Testut Pierre-Augustin, cultivateur, époux de Marie Roux, à Cayrac, âgé de 62 ans ; Raynal Catherine, veuve Palmié, sans profession, à Montaudou, âgée de 84 ans ; Feyt Zénaïs-Marie, veuve Dillac, à Castelnau, sans profession, âgée de 91 ans ; Lafargue Antoine, maçon, époux de Victorine Gisbert, à Castelnau, âgé de 83 ans ; Dabernat Germaine-Angéline, épouse de M. B. Blanié, à Castelnau, âgée de 74 ans ; David Pierre, époux Lucie Sicard, boulanger à

Mariages : Néant. Foire. — La prochaine grande foire de Castelnau-Montratier aura lieu mardi, 12

Luzech

Nécrologie. - Nous avons appris le décès, à la suite d'une courte maladie de M. Joseph Miran, propriétaire à Camy décédé à l'âge de 77 ans et de M. Louis Lacombe, frère deM. Joachim Lacombe. propriétaire à Luzech, qui disparaît à age de 67 ans.

Les défunts, qui étaient d'excellents cultivateurs et de très braves gens em portent l'unanime sympathie de toute la population .

Nous adressons aux familles éprouvées par ces deuils cruels, l'expression de nos condoléances les plus attristées.

Alimentation en eau potable. M. René Besse, député de Cahors, vient de recevoir de M. Georges Monnet, Ministre de l'Agriculture et d'adresser à M. le Maire de Luzech, la lettre suivante : Monsieur le Ministre

« Vous avez appelé mon attention, sur une demande de subvention supplémentaire présentée par la commune de Luzech en vue de l'exécution d'un projet d'alimentation en eau potable, Je suis heureux de vous faire sa-

voir que j'ai décidé d'allouer à cette collectivité une subvention, payable selon les disponibilités budgétaires s'élevant à 34 0/0 des dépenses qui seront réellement faites, dans la limite du projet admis (montant de la dépense subventionnable: 90,000 francs). Veuillez agréer, etc. - Le Minis-

tre de l'Agriculture, Signé: Georges MONNET.

Nous avons le plaisir Naissance. d'annoncer la naissance d'un beau garcon aux époux Fernand Lartigue, agriculteurs au village de Gizard. C'est leur enfant vivant, tous plein de santé; l'aîné n'a que 14 ans. Nous adressons à M. et Mme Lartigue des félicitations bien Décès. - Nous apprenons avec peine

méritées. le décès, à Cahors, de notre compatriote, Mme Socirat, née Lescoul Lucie. La défunte laissera dans notre population des regrets unanimes. Nous présentons à la famille nos condoléances attris-

Albas

Nécrologie. - Ces jours derniers, ont eu lieu les obsèques de Mme Vve Couture, décédée à l'âge de 86 ans. La regrettée défunte avait été une femme très laborieuse qui peut encore servir d'exemple aux jeunes générations. Elle avait atteint son grand âge sans trop d'infirmités et elle était très sympathique à son voisinage.

Nous adressons à Mme et M. Couture, mutîlé de guerre, son fils, Mme et M. Bénédicty, nos amis cadurciens, fille et gendre de la défunte, ainsi qu'à toute la famille, nos sincères condoléances. — E. L.

Montcuq

Destruction des nuisibles. - Le syndicat des propriétaires et chasseurs prévient la population de Montcuq qu'un empoisonnement de nuisibles aura lieu sur le territoire de la commune du 5 au 10 avril.

Il sera effectué par le garde fédéral, au moven de poissons empoisonnés à la strichnine.

Attention! Les chiens qui ne cessent de divaguer pourraient bien être parmi les premières victimes.

Duravel

Electrification des écarts. — La séance d'adjudication pour l'électrification des écarts tenue le 24 mars, à la mairie, qui était présidée par M. Cax, adjoint au maire, assisté de M. Dayre, ingénieur du Génie Rural, à Bordeaux, et de la Commission d'Electricité, comprenait 6 soumissions de diverses usines et Sociétés de travaux électriques.

Les prix limites ayant été dépassés et majorés de 11 à 17 0/0, aucun adjudicataire n'a été admis.

M. Dayre consentait donc à se mettre en rapport avec ceux des adjudicataires qui avaient présenté les prix les plus avantageux et discutables, pour obtenir des rabais permettant au Conseil de les accepter. Cette proposition ayant été mise aux

voix, le Conseil adresse par délibération, pleins pouvoirs à M. l'ingénieur, pour négocier, sous réserve néanmoins que les résultats des pourpalers lui soient transmis avant signature du contrat, pour donner son adhésion.

Arrondissement de Figeac

Figeac

Les deux séances récréatives données au Théâtre Municipal, samedi en soirée et dimanche en matinée, par les élèves du Collège de Jeunes Filles, firent salle comble et obtinrent un brillant et légitime succès. Dès l'entrée, une aimable surprise

donne le ton de cette fête charmante. Des agents de police (des agents miniatures dont l'aîné à 7 ans), montent imperturbables une garde, narquoise autant qu'illusoire. Leur sourire d'enfant semble dire, sous le képi sévère : C'est ici e Royaume de la Jeunesse, c'est-à-dire de la grâce et de la bonne humeur, de l'entrain, de la hardiesse, du rire, de tout ce qui fait la joie de vivre : Laissez, pour quelques heures tout souci à la pore, vous qui entrez...

Comment résister à cet ordre ingénu? puisque, aussi bien, nous voici tout de suite sous le charme de la plus pittoresque fantaisie. On chante... mais e'est en anglais un chœur exercé par Mlle Costes professeur d'anglais au Col-

Parle t-on vraiment latin sur la scène ? Sans doute, mais un latin qui n'a rien de rébarbatif. Si expressif, qu'il provoque dans la salle une franche gaieté, grâce à la gentillesse des jeunes actrices, à l'imprévu de leurs costumes à la justesse du ton, du geste, de l'attitude. Après cette scène d'humour, voici,

dans le « Ballet fleuri » le triomphe de grâce. Les ballerines font sensation, lél gères comme des elfes, sur la pointe de leurs petits pieds. Souplesse et vie, art du détail, harmonie de l'ensemble, font plus grand honneur aux cours de rythmique du Collège, ainsi qu'à la jeune maîtresse qui en est chargée, Mlle Merca-

A elle aussi, le mérite de cette exquise « Ecole des Mickeys », dont on ne sait que louer davantage : drôlerie de la mimique, pittoresque du costume, gestes

Toute cette grâce gauche et charmante de l'enfance, tout ce désir de plaire et cette joie d'être admirée, n'ont pas « droit de cité », sur la scène seulement. Elles s'épanouissent aussi, savamment affectueusement disciplinées, entre les murs de la classe primaire, une vraie classe, celle là, avec des vraies leçons de

lecture, de gymnastique ou de chant. Le Flibustier est une œuvre forte. De nobles sentiments dans des âmes fières, des aventures lointaines, un pathétique drame d'amour, dans un jeune cœur, voilà déjà certes, de quoi passionner un public délicat épris de grandeur morale. Mais l'œuvre est tout entière traversée d'une émotion de qualité plus haute. Sur tous les personnages qu'elle ennoblit, plane la vivifiante poésie de la mer, magnifiant les gestes simples, les actes quotidiens, les âmes frustes.

Nos félicitations aux jeunes actrices, en particulier à celle qui sut, avec tant d'art, incarner l'âme du vieux breton Le Goez. Nos plus vifs compliments à l'excellent professeur de français, qui les a

exercées, MIle Dabos. Il convient aussi de louer hautement la vérité des décors, la richesse des costumes, la variété des programmes. Le mérite en revient à de délicats dévouements qui tiennent à s'envelopper d'une

ombre discrète, qu'ils soient remerciés. Le magnifique succès de cette fête, prouve la vitalité de notre Collège de Jeunes Filles qui sait allier le souci des études classiques les plus austères au

sens de l'art, de la joie et de la beauté. Les amis du Collège nous demandent de remercier en leur nom les personnalités qui ont bien voulu honorer de leur présence les deux séances récréatives et plus particulièrement, M. Bégué, inspecteur d'Académie du Lot.

Les pauvres de la ville ne furent pas oubliés! les quêtes faites au cours des deux séances produisirent la somme de 660 francs. Merci surtout à Mlle Morel, la distin-

guée directrice du Collège de Jeunes Filles et à Mme Besombes, animatrices incomparables, que nous prions d'agréer l'expression de notre reconnaissance. Fêtes de mai. — La Commission des

Fêtes de mai, du Conseil municipal a été convoquée à une réunion qui s'est tenue à la mairie, jeudi dernier à 20 h. 30. Les commerçants étaient expressé-

ment invités à cette réunion, au cours de laquelle ont été nommés les membres du Comité d'organisation.

Nous en donnerons la composition prochainement.

La Boule Figeacoise. — La Boule Figeacoise a commencé dimanche dernier, sa saison. Le concours de doublette qu'elle avait organisé entre ses membres actifs a remporté un vif succès. Belle tenue des joueurs et temps magnifique.

Lorsque les parties commencèrent, douze quadrettes se trouvaient en jeu. Le soir, la doublette Sarda-A. Boyer, est première suivie des doublettes Thomas-Hénault et P. Boyer-Durand. Les deux premières se disputèrent une finale serrée qui se termina par la victoire de la doublette Thomas-Henault.

1er Thomas-Hénault; 2e Sarda-A. Boyer; 3e Durand-P. Boyer; 4e Nastorg-Grimaud père ; 5° Bouyssou-A. Bonnet ; 6° Daysse-Grimaud fils.

Nous avons constaté de nombreux nouveaux adhérents qui deviendront d'excellents joueurs. M. Combarieu, le sympathique chef de section de Figeac, nouveau venu, se signale comme un pointeur de classe

La Boule Figeacoise devient une société importante qui attirera, tous les diman-ches, sur la place de la Raison, une grande foule.

Arrondissement de Gourdon

Gourdon

Section de rugby. — C'est le dimanche 10 avril qu'aura lieu, au restaurant Lacam, le banquet de l'Union Sportive Gourdonnaise.

Dans la journée sera joué le match traditionnel des vétérans contre l'équipe de la saison de rugby. Nous sayons que les vieilles gloires du

rugby, à Gourdon ont à cœur de montrer aux jeunes en même temps que leur valeur athlétique que les années n'ont en rien altérée une démonstration de jeu

exemple !...

pressa:

Claude suivit.

- Madame Joranne !... Oh !... par

Je vous montre le chemin.

qui, nous en sommes persuadés. impeccable.

Les jeunes ont, de leur côté, le espoir de prouver qu'ils sont de tail défendre les couleurs de notre société. Ce sera donc un beau match perspective qui attirera au stade di Poussie la foule des grands jours.

Une partie musicale sera dans l gramme, dont nous donnerons le gramme prochainement.

Amicale-boule gourdonnaise. cours de sa dernière réunion, PABO fixé la date de son concours annue 10 avril, et celle de son banquet au

Les conditions du concours adressées incessamment à toutes Sociétés boulistes de la région, Nul do que ce tournoi n'obtienne, comme années précédentes, le plus vif succè Dans les Contributions directes, Nous apprenons que M. Manie, contr

leur à Gourdon, est nommé à Epern (Marne). Tout en lui adressant nos plus vi félicitations pour cet avancement mérité, nous lui exprimons nos regre de le voir quitter notre ville où il comptait que des sympathies.

Chez les Boulistes. — Au cours de dernière réunion, l'A.B.G. a fixé la de son concours annuel au 10 avril chain et celle de son banquet au 1º Les conditions du concours ser adressées incessamment à toutes les ciétés boulistes de la région. Nul do

que ce tournoi n'obtienne, comme

années précédentes, le plus vif succ St-Germain-du-Bel-Air

Obsèques. — Le samedi 2 avril ont ieu les obsèques de M. Joachim Delli garde mobile à Paris, décédé à l'âge 26 ans. Le char funèbre disparaissait les couronnes. Une foule innombrable parents et d'amis accompagnait à sa nière demeure la dépouille mortelle A sa famille éplorée et à sa digne co

pagne, qui l'a soigné avec tant de vouement, nous adressons nos sentimer de douloureuses sympathies. Alfred Pon taud, ami personnel du défunt, a tem retracer la vie du défunt et à lui adress le dernier adieu.

Dégagnac

Concours des P.T.T. - Parmi le lauréats du concours qui a eu lieu der nièrement, à Toulouse, pour les fonc tions de facteurs-convoyeurs-entre poseurs des P.T.T., nous relevons avec le plus grand plaisir, le nom de notre facteur local, M. Lucien Labo-

Le succès obtenu à ce concours par M. Laborie, fait présager, son pro chain départ de Dégagnac où il s'était acquis l'estime de tous par la régula rité et le sérieux qu'il apportait dans l'exercice de ses fonctions.

Malgré les vifs regrets anticipes que nous causera son départ, nous lui adressons nos plus chaleurenses félicitations. — P. M.

COMMUNE DE CARNAC-ROUFFIAC

ENQUETE D'UTILITÉ PUBLIQUE D'UN PROJET DE CHEMIN RURAL DIT DE LAFAGE

sier relatif à l'enquête du dit chemi sera déposé à la Mairie du 12 au 21 avri A l'expiration de ce délai du 22 au 2 avril inclus, le commissaire enquêter recevra à la Mairie, les déclarations écr tes ou verbales des intéressés.

ETUDE Maitre Jean MERIC

AVOUÉ A CAHORS rue Georges-Clemenceau Suc' de MM° CHATONET et LACOSSE

ASSIST. JUD. du 8 mars 1938 En vertu d'un jugement contradicto ement rendu par le Tribunal Civil d AHORS, le vingt-trois juillet mil neul

cent trente sept, enregistré, signifié (devenu définitif, Entre Monsieur FAYDEL Alain, dome ique agricole, demeurant à GIGOUZAC

ET : Madame BASSOUL Marie, épouse FAYDEL Alain, la dite dame demeur -CAHORS, chez Monsieur RIGAL, 5 Boulevard Gambetta, IL APPERT : Que le divorce a été prononcé entre

les époux FAYDEL-BASSOUL, au proli du mari et aux torts et griefs exclusifs de la femme. Pour extrait

Signé: J. MERIC, Avoné.

Marie-Claude avisa quelques bell

aussitôt, le nom d'André sur les le

re pour cette ronde personne. Marie-Veuillez entrer, madame Joransur le seuil. ne! Voilà le salon d'attente. Je vais

chercher quelqu'un. Elle avait ouvert une porte à gauche dans le vestibule. Marie-Claude pénétra dans une grande pièce largement aérée par deux fenêtres qui en-

Par delà la grille, on apercevait le haut des autobus qui filaient le long du boulevard Bineau. Marie-Claude s'amusa un instant à

ri, comme une simple cliente. Avec curiosité et sympathie, elle examinait le décor. La pièce était artistement meublée et ne sentait pas du tout la banale antichambre réservée aux clients; les murs étaient | clairs, les rideaux coquets. Un beau absent. tapis de Chiras mettait sa douceur

fauteuils profonds qui invitaient au Telle, l'atmosphère était douce et cade perplexe.

toiles accrochées aux murs et cela Elle rougit, balbutia des excuses rappela le motif qui l'amenait. Aussi embrouillées en s'inclinant si bas detôt, elle s'assombrit. Sa main froiss vant Marie-Claude que celle-ci ne machinalement la poignée du sac qui comprit goutte aux paroles qu'elle contenait le dégoûtant chiffon de P prononçait avec volubilité, puis s'empier dont la lecture l'avait boulever sée d'indignation. La porte s'ouvrit et elle fut dehoul Elle cahota son énorme ventre vers

le perron, avec une prestesse singuliè-Mais ce n'était qu'une infirmle dont la silhouette blanche se pro-

- Madame Joranne? s'enquit nouvelle venue, un sourire accueillat aux lèvres. Marie-Claude sourit aussi:

Oui... Je voudrais voir mon ma ri. A condition que je ne dérange P cadraient de vastes espaces de pelouse. se hâta-t-elle d'ajouter en voyant nouvelle venue esquisser un geste

L'infirmière fit quelques pas devant de la visiteuse :

penser qu'elle attendait ainsi son ma-Je suis Mme Ourcade, l'infirm re major ... Enchantée! dit aimablemen

Marie-Claude, en tendant la main. L'autre la prit avec empressemen puis expliqua, d'un ton navré: Le docteur sera désolé; il es - Absent ? fit la jeune femme, de

moelleuse sous les pieds des vastes | cue Alors, je vais l'attendre. - C'est que... j'ignore s'il repasse

ra par ici ce soir, objecta Mme One

(A suivre).

UN AMOUR COMME LE NOTRE par MAGALI

Feuilleton du « Journal du Lot » 29

Parce que, jusqu'ici, ils avaient été tous deux gâtés et adulés, parce que le monde leur faisait bon visage, l'outrage lui était plus sensible encore.

Tandis que l'auto s'immobilisait

une minute devant le barrage d'un

agent, elle ramassa le billet que son

geste de dégoût, tout à l'heure, avait jeté rageusement à ses pieds. Elle le défroissa, du bout des doigts. comme si elle avait peur de se salir. Une moue écœurée lui fronçait la bou-

C'était tapé à la machine d'une main faussement maladroite, le prototype des « poulets » de ce genre : papier vulgaire, fautes d'orthographe invraisemblables, et la signature adéquate : « Une amie qui vous veut

du bien... Une amie !... L'abjecte personne !.. Avec un frisson, Marie-Claude relut

« Vous aites bien nahive de vous

imaginai que votre marri consacre

ses journées à ses malades. Si vous

voulai savoire où il vat l'après-midi

entre quatre et sept, allez donc faire

« Madame,

les lignes perfides :

un tour au 60 du boulevard Port-Royal, chez une peintresse distinguée.

Vous serai édifiée. « A bon entendeur... 60, boulevard Port-Royal... C'était l'adresse de Régine Halloy. C'est là que Marie-Claude, la semaine précé-

dente, avait été invitée. J'habite un petit hôtel au fond d'un jardin, avait expliqué Régine. On y est bien chez soi. Vous ver-

Et c'est cet endroit que le triste correspondant avait choisi pour déclencher les soupçons de Marie-Claude contre son mari... Si elle avait été assez stupide et indigne pour être effleurée par la moindre inquiétude, rien que ce détail eût suffi à la rassu-

Régine Halloy n'était-elle pas justement la dernière personne chez qui André se fût rendu?... Il la trouvait indésirable et éprouvait pour elle une réelle antipathie.

C'est ici, madame, dit Patrick. Marie-Claude retomba dans la réa-Elle s'aperçut que la voiture était

arrêtée et que le chauffeur, sa cas-

quette à la main, se tenait devant la

portière. La clinique? interrogea-t-elle, un peu hésitante, en désignant la maison, de l'autre côté du trottoir. Oui madame. Vovez...

Il désignait une plaque sur l'un des

Marie-Clande regardait cet endroit

montants du portail.

où elle venait pour la première fois. C'est là qu'André vivait, qu'il travaillait, qu'il guérissait. Derrière ces claires vitres nues, il y avait des gens souffrants et désespérés à qui il rendait la santé et qui l'attendaient tous les matins comme le bon Dieu... Elle se sentit émue et oublia passagèrement la cause qui l'amenait

grand portail semblait fermé. Patrick désigna une petite porte sur le côté : Par là. On n'ouvre le portail du milieu que le matin, quand j'accompagne M. le docteur avec la voiture. L'après-midi, il prend toujours le ca-

avant de traverser le trottoir, car le

Par où entre-t-on? s'enquit-elle

briolet pour me laisser à la disposition de Madame. Marie-Claude se décida : C'est bien. Merci, Patrick. At-

tendez-moi. Elle alla sonner à la petite porte, qui s'ouvrit d'elle-même automatiquement. Devant la visiteuse, s'allongeait une grande allée étroite qui bordait une large pelouse. La maison était au fond. C'était une bâtisse en pierre qui ressemblait à celles qui l'encadraient : une façade de deux étages sur un rez-de-chaussée suré-

On y accédait par un perron de plusieurs marches. Les communs devaient être en sous-sol Au rez-de-chaussée, les fenètres

La physionomie de la concierge étaient munies de rideaux : il y avait là, sans doute, la salle d'attente, le ca- changea instantanément :

pancarte.

binet de consultation et le bureau du docteur. Derrière les larges vitres du premier et du second, Marie-Claude tandis qu'elle arpentait l'allée - d'un pas un peu timide soudain — aperçut des voiles blancs d'infirmières, des têtes bandées, des hauts de lits de fer aux barreaux peints en blanc. Lorsqu'elle atteignit le perron, une

femme surgit en haut de l'escalier du sous-sol - Que voulez-vous? demanda-telle d'un air rogue en dévisageant la visiteuse.

- Je... je voudrais voir le docteur

Joranne, répliqua Marie-Claude qui,

impressionnée, n'osa pas décliner ses qualités. Maintenant, elle avait le cœur un peu étreint : il lui semblait tout à coup qu'elle faisait une chose répréhensible

- L'heure de la consultation est

passée. On ne vous recevra pas, dit le

cerbère, sur un ton un peu plus

C'est pour affaire personnelle. La femme la considéra avec mé-Les fournisseurs sont admis le

matin, de neuf à dix, daigna-t-elle

expliquer en montrant du doigt une

Je ne viens pas en fournisseur.. Je désire parler au docteur Joranne. Je suis Mme Joranne, finit par lächer, tout à trac, la visiteuse.

reposante.